

Recueil de textes

L'AIR DE RIEN

2013



Pierre Abbès

*« Una hoja de aire,
un sueño grande del que nacen otros sueños menores,
y de estos, otros, cada vez màs modestos,
hasta llegar al pequeñito,
el que se lleva el viento »*

Joaquim Gutierrez

Il ralentit le pas, surpris d'entendre en ce lieu improbable un air qui lui rappela le pays où tout est musique. Quittant l'avenue, il déboucha sur un square discret au centre duquel coulait une fontaine.

Elle était là, vêtue d'une robe noire troublant ce matin d'été. Ses épaules nues épousaient les mouvements de l'archet. Relevés en chignon défait, ses cheveux voletaient devant ses lunettes.

Elle jouait, les yeux fermés, appuyée au dos d'un banc à l'ombre d'un mûrier. Apparemment indifférente, frêle naufragée perdue sur un îlot.

Il s'était arrêté à l'orée de la bulle d'ombre d'où s'échappaient les plaintes du violon, envoûté par cette délicieuse et éphémère rencontre.

Quelques secondes après les dernières notes, elle rouvrit les yeux puis sourit au seul passant attentif à cet instant de grâce.

« Merci, lui dit-il.

– De rien ! »

Après une hésitation, elle ajouta :

« C'est l'air que je préfère... emportez-le, si vous voulez... »

Et le vent l'a emportée...

ÉLÉMENT-AIR
Djifa Ahouandogbo Borin

De tous les éléments, l'air était son préféré.

Toutes les sortes d'air. L'air de la liberté, l'air de ressemblance, l'air frais, l'air, tout simplement...

Bien sûr, il y en avait qu'elle n'aimait pas : l'air de la guerre, l'air de la mort.

C'étaient les airs qu'elle côtoyait le plus, malheureusement, ces airs qui emplissaient l'air chaque jour un peu plus.

Mais il y avait aussi son air à lui, l'air qu'elle préférait.

Elle n'avait pas compris tout de suite quel était l'air qu'il affichait la plupart du temps.

Elle avait pensé à plusieurs airs : à l'air taquin, à l'air espiègle, à l'air pensif, à l'air triste...

Et puis elle avait fini par comprendre.

Un air de rien, tout simplement.

Cet air qui lui était si caractéristique.

Cet air qui était devenu si précieux à ses yeux à elle, surtout par ce temps de guerre.

Cet air de rien qui était synonyme de tant de sourires, de rires.

Cet air de rien qui était synonyme de secret, de complicité.

Cet air de rien qui était aussi synonyme de tristesse, de solitude.

Cet air de rien qui était synonyme de jeux, de bêtises, de punition.

Cet air de rien qui était le symbole d'une amitié solide, indestructible.

Alors quand il dut partir pour le bataillon, elle lui fit promettre de ne jamais perdre cet air.

Cet air qui pouvait apaiser n'importe qui, symbole de leur lien si particulier.

Cet air de rien.

LE PASSAGE !

Lydie Anglade

Telle une flamme de bougie, elle s'est éteinte, l'air de rien !
Partie pour un nouveau voyage, entourée du soutien, de l'amour des siens, se séparant des liens qui l'unissaient ici bas, elle a rendu son dernier souffle.

Depuis quelques mois, son corps était parcouru de maux diffus, non expliqués, lui laissant poindre que le bout de son chemin ne serait plus très loin. Mais, elle avait pris conscience que sa vie n'était que temporaire ; une autre différente, mais tout aussi dense, l'attendait ailleurs. Emplie de confiance, elle arborait ce nouveau périple avec sérénité, et l'attendait en paix.

Un voyage ! Elle qui n'avait jamais quitté son coin de terre, quel paradoxe ! Celui-là, n'allait jamais, sans doute, la ramener dans sa maison qu'elle habitait depuis maintenant soixante ans.

Un jour, le corps et l'esprit aspirent au repos. Elle n'en avait pas peur, son visage était lisse, ses traits reposés, anoblis d'une beauté insaisissable. Il exhalait des effluves de plénitude et de calme. Naturellement, toute sa vie avait été régie par une croyance profonde, et maintenant confiante, elle s'abandonnait à une nouvelle naissance. L'air de rien, elle se laissait glisser vers un ailleurs.

Toute sa vie, elle l'a parcourue à pas feutrés, discrète, mais présente, elle rayonnait par ses attentions, son sourire et sa bienveillance. Son départ ressemble à sa vie. L'air de rien, elle s'est hissée sur des allées aux senteurs de jasmin, pour aller vers d'autres lendemains.

Mais qu'en est-il vraiment, pour celui ou celle qui demeure seul, au seuil de ce nouveau voyage ?

Qu'en est-il pour celui ou celle qui rend son dernier souffle dans d'interminables souffrances ?

Comment l'être peut-il appréhender ce passage, dans le cas

où, pour lui, cet ailleurs ne ressemble qu'à un gouffre géant, empli de vide et de néant ?

Rejoindre cet ailleurs, en toute conscience, dans la foi, et pouvoir être libre de choisir le moment de ce passage.

Naître, vivre, mourir et renaître, sans qu'aucun maux n'affectent notre dignité, abîment notre corps, épuisent notre esprit. Et tout cela, l'air de rien !

L'AIR DE RIEN
Jacques Arnault

L'air de rien, mine de rien, serait-ce rien du tout ?

Alors, l'air de rien, mine de rien, serait quoi ? Une dissimulation, un camouflage, un mensonge ?

– Le rien qui ne manque pas d'air suggère une forme de respiration pour exister, mon cher Watson. Le hic est qu'il n'est pas visible, ne fait pas de bruit, qu'on ne peut le toucher. Alors, comment percevoir, en lui, ce qui n'est pas, ce qui ne serait plus ou ce qui pourrait encore être ?

– Ouais, ce rien ne peut être entièrement négatif. On l'utilise parfois pour définir l'individu qui n'a, encore, rien fait de ses dix doigts.

– Alors, imaginons, de sa part, un soubresaut salvateur possible.

– Ce rien peut être le point d'ancrage d'un élan nouveau pour partir justement à la conquête de quelque chose. Tel ami que nous connaissons bien était issu de rien, alors que sa réussite est aujourd'hui probante. Bien peu de gens auraient pu faire un pari sur son air de rien pour imaginer une telle réussite !

– Je crois savoir, pourquoi, en ce qui le concerne : il devait être naturellement habité par l'espérance et la foi qui soulèvent les montagnes.

– Je souscris pleinement à cette idée. L'air de rien, mine de rien, c'est ce que tu peux être, un temps, tout au fond de toi-même. C'est ainsi que des tas de mines de rien, en jachères, seront des trésors au futur pour les partants de demain croyant, dès le départ, en leur propre résurrection.

AVANCER... L'AIR DE RIEN...

Monique Arragon

Respire,
L'air de rien, je lui tendais la clef.
C'était un enfant de trois ans ; pleurant l'absence de sa ma-
man ?
– Ses yeux devinrent fixes. Le rouge de l'enfance s'y révéla
sucré.
Coquelicots volés aux prairies de Monet.
– Ses appels silencieux.
Mon souffle rencontra le sien. Ma pensée avait pris la parole ;
et elle transformait la vie en jeu de rôle.
Respire... La paix et la confiance revenaient,
L'air de rien !
Mais l'expression manque de verbe ; sauf à devenir litanie :
Sourire, l'air de rien.
Aimer, l'air de rien.
Partager, l'air de rien.
Chanter, l'air de rien.
L'air du froid de Purcell résonnait dans ma tête, se posait sur
mon cœur.
Musique bien aimée ; en sa vérité d'être.
C'est toujours l'air de rien que la vérité vient
Elle m'ouvre les yeux. Là, me prend par la main. M'emmène
où elle veut.
Traverse les chemins. Invente de nouveaux lieux. L'air de
rien.
Ainsi j'appris, un jour, que j'étais une fille. Quelle révélation !
Rien ne m'avait donné, en fait, le moindre signe ; même pas
mon prénom.
Quand femme je devins, je cachais les indices derrière un
masque lisse, l'air de rien.
Devant la mère enfin s'ouvrit le précipice.

Le temps se fit certain.
Grand-mère avez-vous dit ?
Oui, je le suis déjà.
Et c'est la Liberté que j'affiche à mon bras.
Elle a huit ans. Il en a trois.
L'air de rien, ils avancent. Petit pas, petit pas.
L'air devient respirable... et le rien devient roi.

ATELIER AFIDEL

Aïcha Aouimer – Algérie

J'ai un secret dans mon cœur : il y a longtemps, quand j'avais six ans, j'étais avec ma famille. Nous étions très heureux... Nous étions quatre frères et sœurs, deux filles et deux garçons. Mon père était très heureux, il nous adorait.

Pendant les vacances, il nous amenait à la mer, on faisait des pique-niques ; ma mère avait une grande maison ; elle avait cinq copines qu'elle aimait beaucoup, elle les invitait souvent chez elle le soir ; elles allaient au cinéma, au théâtre. Ma mère les invitait aussi chez nous, mais mon père n'était pas d'accord.

Un jour, ma mère a demandé à mon père d'héberger ses copines chez nous, mais mon père n'a pas voulu. Ma mère a répondu : « Je suis chez moi, dans ma maison, et je veux qu'elles viennent habiter chez moi. » Mon père a répondu : « Tant pis, fais ce que tu veux » ; donc les femmes sont venues habiter chez nous.

Ma mère était très contente. J'avais un oncle qui était célibataire, ma mère a demandé à l'une de ses copines qui s'appelait Fatima de se marier avec lui. Cela s'est très bien passé, ma mère avait complètement confiance dans ses copines, mais malheureusement elle se trompait, car sa meilleure amie s'est mariée avec mon père !

Nous nous sommes retrouvés seuls avec ma mère...

25/03/13

ATELIER AFIDEL

MINE DE RIEN

Anastasia Kilman – Russie

Si on considère notre planète comme un organisme qui est habité par des micro-organismes de toutes sortes, je me pose toujours la même question : l'humanité, qu'est-ce que c'est ? Ce sont des micro-organismes qui peuvent être considérés, soit comme des parasites, soit comme des adjoints de l'organisme propriétaire ?

Chaque année, l'activité de l'humanité sur la Terre prend de l'ampleur : nous extrayons, abattons, polluons, tuons, et agissons contre la nature, c'est-à-dire que nous consommons sans rien donner en retour... Je pense que l'humanité, en parasitant la Terre, la tue lentement.

Mine de rien, heureusement que la Planète continue à tourner autour de son axe. Mais un organisme qui a une bonne immunité, tôt ou tard, commence à faire la guerre aux parasites...

J'espère que tout ça est juste le fruit de mon imagination !

25/03/13

ATELIER AFIDEL

Andréia Joucla – Brésil

Je m'appelle Kate, j'habite à Londres et j'étudie dans une université où mes parents travaillent. Je suis une fille comme les autres : j'aime bien faire du sport, aller à la bibliothèque, et surtout sortir avec mes amis.

Toute ma vie a changé quand William est entré dans ma vie... Cela a commencé en 2008 quand un nouvel étudiant est arrivé à l'université. C'était tout simplement le Prince de l'Angleterre ! Cette nouvelle a rendu toutes les filles complètement folles ! Nous l'avons croisé dans le couloir ; j'ai été surprise car il m'a fait un clin d'œil à la sortie. Je n'y croyais pas... tout à coup, je suis tombée amoureuse ; c'était magique...

Je suis allée raconter ça à mes amies ; j'étais bizarre, et toutes les filles l'avaient remarqué. Jane m'a demandé : « Tu as vu qui aujourd'hui ? » Je lui ai raconté qu'il m'avait fait un clin d'œil. « Qui ça ? » a dit Jane. « Le Prince William », j'ai répondu. « Ah bon ? » a dit Jane. « On l'a vu sortir dans la cour », a ajouté Manon, en arrivant.

Le lendemain, nous nous sommes rencontrés à la bibliothèque. J'étais étonnée. Il arrive, je me suis dit en moi-même.

« Salut ! m'a-t-il dit. J'espère que tu vas réussir à trouver le livre à temps ! »

J'ai pensé en moi-même : je rêve, il me parle ? Je lui ai souri et lui ai répondu :

« Je ne crois pas, j'ai l'examen dans la tête. »

« L'examen sera facile, ne t'inquiète pas ; enchanté, je m'appelle William. »

« Enchantée, je suis Kate. »

Je me demandais si je pouvais le solliciter pour un autographe, je ne savais pas quoi faire. J'étais surprise d'avoir le Prince en

face de moi et j'ai commencé à lui poser plein de questions : « Tu as trouvé le livre ? Tu aimes le fromage ?...Tu vas au cinéma ? » Il a souri :

« Oui, mais je sors rarement le dimanche ; quant au livre, nous ne l'avons pas encore trouvé à la bibliothèque », il a dit en rigolant.

Il m'a invitée au cinéma, je lui ai dit oui tout de suite. Nous nous sommes retrouvés en face du cinéma le soir même. J'étais comme dans un rêve. Je me demandais : Comment un Prince peut-il s'intéresser à moi ?

« Qu'est-ce que je me sens fatigué après le match ! » il m'a dit à voix basse. J'étais encore surprise : lui, le Prince William, il joue au foot !

Le lendemain, j'ai tout raconté à mes copines, personne ne m'a crue. « Mais je vous dis la vérité ! Je suis allée au cinéma avec le Prince William ! » Jane a dit en rigolant : « Je peux lui demander un autographe ? »

« Quelqu'un l'a entendu chanter pendant le film ! » a dit Manon en rigolant elle aussi. J'ai entendu Jane rajouter : « Je ne peux pas la voir dans cet état, elle a complètement perdu la tête ! »

William et moi, nous avons continué à nous fréquenter, nous avons parlé pendant un mois en cachette. Un an après, nous nous sommes mariés. Personne ne le croyait, mais j'y suis arrivée ! Jane m'a confié : « Je me souviens encore de ce que tu m'as dit il y a un an. »

25/03/13

ATELIER AFIDEL

Buntarika St Lebe – Thaïlande

Avant, chaque été, j'allais à la mer, et chaque fois je faisais la même chose : j'allais à la plage, mon mari pêchait, mes enfants nageaient et escaladaient les rochers, et tous les jours j'allais au marché.

Un jour, sur le chemin, j'ai remarqué un homme : il était assis sur une chaise, mal coiffé, mal habillé, une casquette remplie de petites pièces de monnaie par terre.

Il disait bonjour à tous les gens qui passaient par là, tendait la main vers eux, et leur demandait de l'argent.

– Cette image-là fait partie de mes souvenirs de vacances.

Un jour, j'ai entendu les gens parler de cet homme ; en réalité, il avait été marié, avait deux enfants, et c'était un homme très respecté et riche ; d'ailleurs il l'était toujours. Il avait perdu sa femme et ses enfants dans un accident de voiture, et depuis il n'était plus le même homme, il n'avait plus envie de rien, il se moquait complètement du regard des autres.

J'ai compris alors pourquoi il avait choisi de vivre comme ça. Mine de rien, cet homme n'était pas celui que j'imaginais.

25/03/13

ATELIER AFIDEL

L'AIR DE RIEN

Carmen Lecavelier – Chili

Le rien n'existe pas dans le monde ; il y a toujours une origine pour chaque chose.

La vie sur terre a commencé à partir de la poussière des étoiles, selon les scientifiques : chaque religion donne son explication, mais il y a une raison d'être derrière tout ce qui existe.

L'expression « l'air de rien » cache un préjugé, et conduit souvent à des erreurs ; tu ne peux pas partir du principe que si ton œil ne voit rien, cela signifie qu'il n'y a vraiment rien. Peut-être que tu viens d'avoir un infarctus cérébral qui affecte ton champ visuel et que c'est pour ça que tu ne vois pas la réalité ! ?

Peut-être que tu ne vois pas ce qui est en face de toi, parce que ta vision est sélective et que tu vois seulement ce que tu voudrais voir ?

Einstein, à son époque, était un physicien inconnu qui avait l'air de rien ; c'était un élève médiocre de bas niveau scolaire, mais cet homme a formulé la théorie de la relativité ; il a gagné le prix Nobel et aujourd'hui, c'est quelqu'un de célèbre, l'air de rien !

Il est vrai que c'est très facile d'avoir des préjugés sur les gens, dès la première ou la deuxième impression ; nous partons toujours de notre propre vérité, mais ce n'est pas la vérité universelle.

La vie est pleine, merveilleuse, riche ; elle donne toujours de belles choses ; on doit ouvrir son esprit et éliminer les paramètres sociaux qui limitent le mental et qui établissent des normes ; c'est seulement à cette condition qu'il est possible de profiter du rien, d'un jour de pluie, d'une rencontre avec une personne différente, de toutes les choses simples du quotidien...

10/06/13

ATELIER AFIDEL

LA VIE NOUS RÉSERVE BEAUCOUP DE SURPRISES...

Élisabeth Villeger – Cameroun

Quand j'étais jeune, je ne comprenais pas très bien la souffrance dont parlaient les grandes personnes. Les femmes aimaient former des groupes pour aller, soit à la messe, soit au marché. Je savais très bien que si je partais avec ma mère, je marcherais à côté de telle ou telle femme, et c'était toujours les mêmes.

C'est plus tard que j'ai compris qu'elles formaient des clans : les jeunes avec les jeunes, les riches avec les riches, et les veuves entre elles. Ces dernières parlaient d'un sujet et la fin était toujours identique : « quand mon mari était là... »

Leur souffrance les isolait des autres femmes. Elles étaient obligées de tout faire toutes seules. Par exemple, pendant la période du travail aux champs, elles débroussaillaient à la place des hommes, ou payaient pour qu'on leur donne un coup de main. Ces femmes travaillaient dur, certaines ont dû élever leurs enfants, comme ma mère qui avait six enfants à charge. Mais elles gardaient le sourire, elles plaisantaient, elles avaient un seul désir : voir grandir leurs enfants.

Au moment de la rentrée scolaire, les soucis revenaient, avec les mêmes questions et les mêmes réponses :

« Tu as déjà acheté les fournitures scolaires ? »

« J'ai commencé mais il manque encore ceci, il manque encore cela. Quand mon mari était là, je ne m'occupais pas de tout ça, c'était lui qui s'occupait de la scolarité des enfants. »

Mon père est décédé jeune, je ne sais pas quel âge il avait, mais moi j'avais six ans et mon petit frère avait deux mois. Presque la même année, deux de ses cousins avaient trouvé la mort dans

un accident de voiture.

Dans un pays où on ne peut compter que sur soi-même ou sur sa famille, si celle-ci ne peut vous aider financièrement, vous vous retrouvez tout seul avec vos problèmes. C'est pourquoi, chez nous, les gens se mettent ensemble pour travailler.

Ces trois veuves étaient toujours ensemble ; elles ont réussi à élever leurs enfants, mais mine de rien, elles ont souffert...

25/03/13

ATELIER AFIDEL

L'AIR DE RIEN

Élizabeth Echeveste – Espagne

Pour moi, c'était étrange de passer les quarante ans et de me sentir pareille que dans les autres étapes de ma vie.

Il y a longtemps, un jour, quelqu'un m'a dit que ce qu'il n'avait pas fait avant quarante ans, il ne le ferait jamais.

J'ai dépassé la quarantaine et je me trouve de nouveau dans des situations que j'ai connues auparavant, mais dans un nouveau contexte : je me retrouve à une étape de ma vie qui m'est familière, et que je perçois comme négative, mais peut-être qu'elle sera positive, parce que du nouveau peut arriver.

C'est comme si la vie, au lieu de se développer de façon linéaire, évoluait en mouvements concentriques, avec un point commun : le point 0, l'incertitude. À partir de ce point viennent les étapes du développement, de la satisfaction et de la stabilité, qui constituent un premier cercle.

On repasse toujours par le point 0 lorsqu'on est dans une période d'apathie, après une perte de travail, un moment de solitude, etc. c'est l'origine de la recherche du nouveau. En général, rien ne change, sauf l'expérience. La connaissance donne confiance en soi. Je sais que, mine de rien, je serai à nouveau dans une période positive après ce passage par le point 0, et le nouveau cercle sera plus grand que le précédent, grâce à mon expérience. Rien ne change, excepté le diamètre du cercle qui s'agrandit grâce à ce que nous vivons.

J'attends un nouveau mouvement géométrique qui, l'air de rien, me fera repartir de ce point 0 et ouvrira le cercle jusqu'à ce qu'il devienne une ligne droite en direction de l'infini...

01/06/13

ATELIER AFIDEL

MINE DE RIEN

Javier Rebollo – Espagne

Dans mon stage, qui est près de se terminer, j'ai rencontré beaucoup de monde. D'une manière générale, toutes les personnes ont été gentilles avec moi.

Il y a un jeune « con » mais c'est une question d'âge, j'espère...

Par contre, il y a un autre jeune qui me fait des mauvaises blagues tout le temps. Ces blagues, je n'arrive pas toujours à les comprendre, je n'arrive pas non plus à me défendre ; il essaie, je crois, de m'humilier ou de me rabaisser. Aujourd'hui, j'ai mangé un petit croissant que j'avais acheté vendredi, il était dur ; il m'a vu le manger et il a fait une blague sur mon pays en utilisant le mot « misère ».

Une autre fois, j'ai parlé du coiffeur qui était fermé pour cause de congés, les deux fois où j'y suis allé. Il m'a dit : « Oui, ici on a du travail, ce n'est pas comme en Espagne ! »

Mine de rien, cet imbécile est méchant, et vraiment limité dans sa tête !

25/03/13

ATELIER AFIDEL

Maria del Carmen Utrera Ramirez – Mexique

Quand je suis arrivée en France, au début j'étais bloquée pour communiquer, car je voyais des personnes de différentes nationalités, parlant différentes langues. À l'époque je ne savais pas lire, écrire, parler, et je ne comprenais pas bien le français. Je pensais que cette étape serait vite dépassée, mais le temps a passé, les jours, les semaines, et un an après, je ne pouvais toujours pas y arriver. À l'intérieur de moi, il y avait de l'espoir, mais petit à petit cet espoir s'est éteint.

Au bout d'un an et demi, je me demandais quand je finirais par comprendre le français. Ce jour est enfin arrivé, maintenant je comprends mieux. Cette semaine, j'ai commencé à écrire et à lire. Je ne parle pas très bien la langue, mais je me débrouille toute seule.

Je commence à me débloquer, je sors dans la rue toute seule, je connais beaucoup de personnes et je me souviens de l'époque où j'avais des difficultés.

Mine de rien, j'y suis arrivée...

01/07/13

ATELIER AFIDEL

Maureen Lever – Angleterre

Hier, j'ai rendu visite à des amis qui habitent dans un petit hameau près des montagnes. La maison est très vieille, c'était une ruine quand ils l'ont achetée il y a trente ans. Il y a une pièce principale au rez-de-chaussée et une chambre en haut. Il n'y a pas de salle de bains, seulement un W.-C. sans eau. Il y a aussi une très petite cuisine au rez-de-chaussée. Mon ami et sa compagne n'ont pas beaucoup d'argent. Lui fabrique du jus de pommes et le vend au marché. Elle travaille dans plusieurs jardins privés. Ils n'ont pas de télévision ni d'Internet, et ils ne peuvent pas se laver. Les plats et les verres sont fêlés, et les chaises sont dépareillées. Mais, mine de rien, ce couple est très heureux...

On n'a pas besoin d'une télévision quand on peut voir les montagnes tout autour de soi, quelle que soit la saison. On n'a pas besoin de beaucoup d'argent si on a un potager et peu de frais. Les champs servent de toilettes et le soleil de chauffage.

Nous avons mangé un repas qui était meilleur que dans n'importe quel restaurant...

25/03/13

ATELIER AFIDEL

Peter Lever – Angleterre

Mine de rien, en France, les femmes n'étaient pas autorisées à porter des pantalons jusqu'au 4 février 2013, date à laquelle cette ancienne loi a été abolie ; c'est vrai, et pourtant la plupart des femmes en portaient...

Mine de rien, en Écosse, les hommes sont autorisés à porter une jupe qui s'appelle le kilt. Je ne me vois pas porter le kilt, surtout avec rien en dessous comme les Écossais !

En conclusion, on pourrait dire que les Écossais et les Françaises se travestissent. Cependant, je suis sûr que ce n'est pas vrai, car mine de rien, ce qu'on croit être vrai n'est pas toujours vrai...

25/03/13

ATELIER AFIDEL

L'AIR DE RIEN

Tamara Valentin – Colombie

Pendant mes vacances en Colombie, j'ai fait beaucoup de choses ; j'ai surtout marché avec mon père à la montagne, et dans différents endroits.

Un jour, mon père m'a proposé d'aller marcher dans le désert qui se trouve près de Villa de Leyva. Franchement, je n'avais pas envie d'aller là-bas ; donc, j'ai invité mon mari pour retrouver de l'enthousiasme ; bien sûr, il a dit oui.

On a emporté tout ce qu'il nous fallait : de l'eau, du chocolat, et quelques sandwiches.

Au début, c'était ennuyeux et fatigant, à cause du soleil et parce qu'on ne voyait rien d'intéressant ; ça ne ressemblait à rien.

Après avoir marché pendant deux heures, on a vu un endroit avec des arbres ; au milieu se trouvait une grande maison abandonnée et en ruines. Nous nous sommes approchés de cette maison pour bien la voir. En arrivant, nous avons découvert un endroit magnifique ! L'ancienne maison était immense ; nous sommes entrés tout de suite pour la visiter. Dedans nous avons trouvé des objets anciens et nous avons senti quelque chose de magique et de mystérieux dans cette maison.

L'air de rien, dans ce désert, nous avons trouvé la maison de nos rêves. Maintenant nous pensons l'acheter et la restaurer, pour y habiter un jour prochain.

10/06/13

L'ENFANT JOUE
Giselle Betou Londres

L'air de rien
L'enfant joue
Quelques notes de musique
Animent le silence
La maison respire
Sur un piano qui vibre
Des images s'envolent
Sans aucune parole
L'air de rien
L'enfant joue
Esprit en errance
Musique innocence
Musique
Un rien magique
Air d'espérance
L'enfant joue
Âme en voyage
Loin de sa cage
Dorée
Tournez manèges
Sons et arpèges
Entrez dans la danse
L'enfant pense
Respirent ses doigts
Un air d'autrefois
Un rien devient roi
Un moi devient toi
Un je devient nous
Un rien devient tout
L'enfant joue

L'enfant joue
L'air
De rien
De tout
L'enfant joue

29 juin 2013

GELSOMINA
Régine Blancard

Oh, Gelsomina, pauvre enfant perdue...
L'air roule dans sa mémoire,
Source vive en grimoire,
L'air coule son histoire,
Larme sur le miroir.

Oh, Gelsomina, pauvre enfant perdue...
L'air lourd de souvenirs
Sur son pâle sourire,
Chemin vers le désir ?
Une vie en plaisirs ?

Oh, Gelsomina, pauvre enfant perdue...
Elle fredonne son errance,
Baïonne la violence
De l'air de son enfance,
Mélodie d'espérance.

Oh, Gelsomina, pauvre enfant perdue...
Ce petit air de rien qu'une fée virtuose
Guide chaque matin vers la métamorphose.
Rien, c'est bien peu de chose
Et l'air,
Pas même le poids des choses.

*Gelsomina, du film La Strada de Federico Fellini (1954, musique Nino Rota),
chantée par Giuletta Masina ou encore Lucienne Delyle dans les années cinquante.*

EN MANQUE D'R

Marie-Claude Borin-Ahouandogbo

L'air de rien, elle est entrée, poussant furtivement la porte du compartiment, qui a glissé, sans un bruit.

Un vague sourire flottait sur ses lèvres. Jeunette, mignonne sans être éblouissante. L'air de rien, elle retenait pourtant l'attention par un je-ne-sais-quoi dans ses gestes, sa façon de se déplacer, comme si elle dansait dans les airs, l'air de ne pas y toucher, l'air de rien.

L'air de toucher à rien, et même pas au livre que j'avais posé en face de moi, sur la banquette et que pourtant, elle a repoussé pour s'installer. Comme ça, comme si un léger souffle d'air avait pu chasser le volume, un petit vent coquin, un petit courant d'air de rien !

Elle s'est assise, m'a souri ; puis elle s'est mise à fredonner une petite mélodie, discrète et entêtante à la fois. Pas un refrain connu, non, juste une chansonnette sur trois notes, sans paroles : rien qu'un petit air, un air de rien du tout.

Mais de ceux que l'on n'oublie pas et qui vous poursuivent votre vie durant.

L'air de rien, tout en faisant semblant de lire, je l'observais du coin de l'œil. Il me semblait que le temps s'était arrêté, que toute respiration était coupée, plus d'air, rien.

Alors que la climatisation dans le train était censée assurer la fraîcheur à tout passager pour ne pas qu'il souffre de la chaleur, l'air brusquement s'est fait plus lourd, plus dense.

L'air de rien, innocemment, elle s'est penchée, comme si elle voulait ramasser un mouchoir tombé ou refaire son lacet. Et dans le mouvement, elle m'a laissé entrevoir un bout d'épaule bronzée, ronde, appétissante, qui ouvrait vers d'autres vallées. Mais en tout bien tout honneur bien sûr, sans avoir l'air d'y toucher. L'innocence incarnée, l'air de rien, si ce n'est cet éclat qu'il y avait dans ses

yeux qui brillaient, espiègles, entre ses mèches brunes.

L'air de rien, je me suis penché, aussi nos doigts se sont rencontrés. J'ai pu toucher sa peau sur un petit espace, quelques millimètres, une petite aire de sensualité, une aire de rien.

La suite, je vous laisse la deviner. Vous aurez tout compris ou tout imaginé.

Mais quand trois gares plus tard, elle est descendue, en se rajustant un peu, tranquille, l'air de rien, aussi discrètement que possible, moi je l'ai suivie du regard longtemps, aussi longtemps que j'ai pu.

Et je crois bien que j'ai versé quelques larmes sur son mouchoir que j'ai fini par ramasser. Un bout de tissu en dentelle, démodé, où étaient encore gravés des initiales et un nom, le sien ? : R de Rihen.

Valcabrère, mai 2013

L'AIR DE RIEN
Rolande Bouche

Robes sévillanes
Volants rouges endiablés
Passion Flamenco
L'air de rien

Pas cadencés, mains en l'air
Les talons claquent
Les corps se croisent, s'enlacent
L'air de rien

Dans un rythme fou
Au son des guitares
Musique chaude du soleil Andalou
L'air de rien

Danse sensuelle, danse de l'amour
Toute en délicatesse
Lui regard noir, elle corps cambré
L'air de rien

Émotions puissantes
Regard expressif, voix d'or
Cri tzigane, danse gitane
L'air de rien

ABSENCE

Martine Boudet

Ce jour-là, j'y suis arrivée...

Pendant des semaines, j'avais repoussé ce moment, la peine au ventre.

Mais ce jour-là, j'ai pu frapper à ta porte, comme avant, l'air de rien. Tu as ouvert, nous nous sommes dit « bonjour », mais j'ai ravalé le traditionnel « ça va ? ». Je ne sais que trop bien que ça ne peut pas aller, pas vraiment.

Nous avons bu le thé, et papoté de tout et de rien, comme avant. De tout, mais en prenant bien soin de tourner autour de l'indicible, de l'incommunicable, de l'impartageable, du grand vide. Je t'ai trouvée belle, un peu amaigrie, mais habillée et coiffée, et ça m'a bêtement rassurée de voir que tu avais teint tes cheveux. Toi si nerveuse, tu étais étrangement calme, comme absente au monde, sous tranquillisants, ai-je supposé, en pensant lâchement que c'était sans doute mieux ainsi.

Sans doute ? Vraiment ?

Alors que je me levais pour partir, tu m'as donné un bout de papier :

« C'est l'adresse d'un site, tu peux écrire un mot, si tu veux.

– Je ne savais pas qu'il existait aussi des sites Internet pour ces événements », ai-je balbutié. J'ai tenté de sourire : « Un site de rencontre très particulier... »

Tu as eu un peu de mal à m'embrasser, et t'en es excusée. « Je n'arrive même plus à caresser le chat », as-tu ajouté. Et un instant après, tu as murmuré : « Ça reviendra. »

Le silence commençait à s'installer, pesant, tout entier rempli de l'Absent. Tu m'as raccompagnée en disant : « Ta visite m'a fait plaisir.

– Je reviendrai », ai-je répondu.

Sans doute qu'un de ces jours, c'est toi qui viendras frapper

à ma porte, à l'improviste, l'air de rien ; tu resteras trois minutes ou trois heures, pétillante et imprévisible ; nous bavarderons, sans craindre les moments de silence, et nos sourires recouvriront l'indicible.

Oui, il en sera sans doute ainsi...

Sylvie Brousse-Bournet

Lysine et Sizain marchent devant
Feuille de forêts entières, coccinelle à l'infime, Lutin, Lutine,
Sous bois de lune, visages d'or, tableautin, tableautine
Cligne de voir, c'est déjà l'aurore, du nord à l'autre, une cer-
taine fantaisie
Au loin grelocitant, chant d'acabits à l'in Pace

D'ambages et courtoisie, en demi-mots d'usages
Détours authentiques, chemin, chemine, tergiversations,
avec diligences
Une bouteille à la mer, à l'étymon d'« heu », peu ou prou, le
doute, la gêne,
ça leur vient matin, matine, lumen en rai-camine,
Alliance d'auspices et d'aléas, sentir approcher la clémence,
pralin, praline

Un air de rien, un tout, en d'autres points, points d'infimes
coccinelles,
Projet, à l'instant même, d'intentions projetées fumerolles
Une posture à l'airventaire, d'abondance,
Belle lurette à fleur de vers, à fleur de vie, Lysine et Sizain
Un rien de vie fontaine, une goutte à l'avenir, bruine-crachin,
Tous deux prennent place au soleil, petit bonhomme de
chemin,
À l'eau vive, chemin, chemine

En d'autres temps, viendra le projet de s'éteindre,
Une imposture à première vue ! Exhaler, se répandre à la six-
quatre-deux
Un abus de silence, oui, bien loin de se taire, certes
Aube au chant l'Aura, l'Aura, jamais trop,

Une lichette, un iota, l'air de rien,
Pléthore à l'âme et cetera...

Cet air de rien, de vie enfin, de vie d'autant chrysalis,
D'autant Sizain, d'autant Lysine, temps de vivre
L'air de rien... une lichette, un iota et cetera
Lysine et Sizain éclairés marchent devant
Une longueur d'avance

PAULINE
C.R.

Tu nous racontes les étoiles – à ta façon – et les quartiers de la lune ? On ne comprend pas grand-chose sauf peut-être qu'à la nouvelle lune, on sème les carottes.

Tu nous fais découvrir les herbes : celles qui soignent, celles destinées à la nourriture des lapins, et notre préférée : la saponaire avec ses fleurs roses que nous faisons mousser entre nos mains.

Tu nous apprends le feu dans la cheminée : une poignée de paille, un petit fagot de sarments, quelques bûchettes, la flamme d'une allumette. Et tellement d'autres choses encore.

L'air de rien, tu nous imprègnes de ton savoir, de tes talents.

Jamais tu ne dis : « Je vous aime », mais les rares fois où tu nous serres dans tes bras, nos cœurs se comprennent : tout est dit !

Tu nous grondes parfois – il nous arrive de faire des bêtises ! Nous soutenons ton regard, juste pour t'entendre dire : « Et ne prenez pas cet air de deux airs ! » Ça nous fait rire... un air de deux airs !

Et tu nous offres un bol de riz au lait. Ton riz au lait ! L'incomparable !

Le soir, au coucher, par de Petit Poucet ni de princesses. Non, le soir, il y a Dieu, celui qui protège, qui voit tout, qui entend tout ! Mais qui n'a rien protégé, ni rien entendu ce jour de 1916 : tu n'as plus de mari, tes enfants n'ont plus de père, nous n'avons pas de grand-père !

Tu ne vas plus à l'église. Pour toi, tu n'attends plus rien, mais tu espères pour nous ? Alors tous les soirs, à genoux au pied du lit, pour te faire plaisir, nous prions. Et le dimanche, nous allons à la messe et aux vêpres. Ça te rassure, malgré tes doutes.

Les jours s'écoulaient dans la douceur de ta tendresse, mes

rires insoucians, et la certitude de l'éternel.

Avec toi, un grand vent de bonheur et de liberté souffle sur notre enfance.

La vie a suivi son cours... sans toi.

Aujourd'hui, l'air de rien, nous, tes petites-filles, avons le même âge que toi, avec dans nos yeux, cette image peut-être magnifiée par le temps : nous avons huit ans et tu nous tiens la main.

Tu es notre référence de chaque jour et dans notre cœur, notre « mémé » pour toujours.

L'AIR DE RIEN
Lutine Cabarro

Il marche sur les nuages
L'air de rien
Il court sur la brume
L'air de rien
Il danse sur la plage
L'air de rien
Il chuchote sur la lune
Il touche le ciel
L'air de rien
Il rêve du soleil
L'air de rien
Et rien ne pourra l'arrêter.

DÉTAIL
Patricia Cagnin

L'air du sans
Du comment
Du pourquoi
Et pourtant
Au matin
À la fenêtre
Du peut-être
C'est un rien
Qui fait lien
Et tisse deux fins
D'étroits chemins
Du dehors
Au-dedans
Du fou rire
À la larme
Un détail
Sur l'éventail
D'un pareil
Au presque même
Un rien dans l'air
Qui voudrait plaire
Dans l'écume du vent
S'en allant
Les bras ballants
Juste un instant
Un presque rien
Mais qui tient
Le suivant
Par son rêve d'antan

Il sait son versant
Et connaît son moment
Il est tout
L'air de rien.

CELA N'A L'AIR DE RIEN !

Martine Carrere-Fontés

Prendre une plume « gauloise »,
Fabrication « anglaise »
L'enfiler dans le porte-plume,
La mémoire s'enflamme

L'air de rien !

Sur la page blanche du cahier,
Dans les pleins et les déliés,
Rebelle, elle se tord, crisse,
Lâche son encre, glisse,

L'air de rien !

Espiègle, elle joue, transforme
Les lettres, les reforme,
Fait des taches. Le papier buvard
Aspire. Il se fait tard,

L'air de rien !

Prendre une plume « gauloise »,
Fabrication « anglaise »,
Partir sur les chemins d'autrefois
Cachés tout au fond de soi

Elle retrouve les liens.

L'AIR DE RIEN, PAS POUR MOI

Jean-Louis Carrière

L'air de rien,

Tu avances comme si c'était sans importance,
Dans cette France pleine d'abondance,
Ou la liberté flirte avec indifférence,
D'un pas qui reflète l'innocence,

Tu caillasses une vitrine,

Tu défonces les latrines,

On t'endoctrine,

Pour que tu gonfles la poitrine,

ça a l'air de rien, mais ce n'est pas rien,

Si tu casses un abribus,

On te dit un autobus,

Si tu brûles une poubelle,

On t'en donne une nouvelle,

ça a l'air de rien,

L'air de rien,

Alors ta profession devient malade,

Alors que tu étais mon frère, mon camarade,

Cette bravade devient mascarade,

Cette bataille, elle te dégrade,

L'air de rien,

Tu es triste et tu le dis,

Une larme au bord du lit,

Mais si ta vie est sans relief,

Alors, change d'idées, change de fief,

L'air de rien,

Pourquoi as-tu peur ? T'es pas un Martien,
De toi je ne retiens que le bien,
Pour nous, pour rien, je te dis reviens,
Ça a l'air de rien, mais ce n'est pas rien.

L'air de rien,

Fais ce qu'il faut pour que je sois fier de toi,
Regarde par-dessus les toits,
Écoute le vent qui ondule les blés roux,
Sent l'odeur d'une campagne sans verrou,

Le souvenir que je préfère,
C'est celui qui va nous réunir,
Naturellement tu vas t'assagir,
Car j'ai besoin de toi... mon frère,
Ça a l'air de rien, pas pour moi.

LA PHOTO DE FAMILLE

Anna Chalamine

Dans la famille de Sylvie, les photos ne sont pas classées dans un album, avec légendes et commentaires. Elles s'entassent en vrac dans une ancienne boîte à gâteaux en fer-blanc ; sur le couvercle on peut lire, en relief, Belin. Cette boîte, on la sort du placard où elle est rangée, lorsque le temps ne permet pas de sortir et que le dimanche après-midi s'étire sans fin... Ou encore, le plus souvent, à la fin des repas de famille, après le dessert et le café, les bouteilles vides et les verres à liqueur encore sur la table. Chacun pioche à son gré parmi les clichés et autres papiers de la boîte... Car il y a aussi quelques cartes postales, des images de communion solennelle, des faire-part de naissance... « Oh, regarde, le mariage de Titou et Jean, vise un peu les chapeaux ! » « Marie, vraiment, sa robe lui allait comme un sac ! »

Défilent en ordre dispersé les vacances des uns et des autres, à Royan ou en Espagne, les cures thermales à Cauterets, les pique-niques à la montagne. Sylvie à cinq ans terrorisée à côté du Père Noël, ses deux cousines ados ont dû poser avec elle. Voici André au service militaire en Tunisie, assis nonchalamment en short et chemise réglementaires, près d'un bureau métallique tout aussi réglementaire ; au dos des clichés, des mots tendres pour Nanou, sa fiancée... « Alors qu'il courait les filles là-bas ! », commente cette dernière. Des photographies sont prises par des professionnels, en ville, sur les trottoirs : André et Nanou à 16 ou 17 ans, ils marchent d'un pas ferme en se tenant par la main, ils sourient à l'objectif et à l'avenir ; Reine et Huguette, une de ses amies, sont surprises bras dessus bras dessous en plein lèche-vitrines. Le plus passionnant, le plus émouvant aussi, ce sont les photographies où même pour les grands-parents de Sylvie, il devient difficile d'identifier tous les protagonistes : là, à côté de

l'oncle Julien, qui est-ce ?

Il en existe une qui a toujours intrigué Sylvie. Enfin ce n'est pas tant la photo, où elle reconnaît tous les personnages, mais les commentaires très laconiques qu'elle suscite... Lorsque quelqu'un la saisit dans la boîte, elle passe de main en main, fait le tour de la table : « Ah oui, Reine et Étienne... », puis elle regagne le tas, retrouve son anonymat. Au dos, il n'y a ni date ni cachet...

C'est une petite photo, de format rectangulaire, en noir et blanc, un peu écornée. On y reconnaît la maison familiale, aujourd'hui devenue remise, basse, au toit en ardoise, qui arborait crépi rose et volets verts. Sur le seuil de pierre, devant la porte d'entrée en bois dont l'un des battants est ouvert, posent Étienne, Reine et Nanou. Tous trois clignent un peu les yeux : il fait très beau ce jour-là. D'après les tenues, on est à la fin du printemps ou en été, et dans les années trente. En 1936 plus précisément, car Nanou a quatre ans ; c'est la seule explication que sa mère ait jamais donnée à Sylvie. C'est sans doute un dimanche, en tout cas un jour pas comme les autres. Étienne se tient bien droit, comme à son habitude dans la vie et sur les photos ; cela lui permet, lui qui est petit, de gagner quelques centimètres. Il porte pantalon à pinces et revers, chaussures bicolors, chemise blanche à manches retroussées, cravate à larges rayures dont le nœud est desserré. On est à table, car il tient encore, à la main gauche, une serviette. Sylvie imagine très bien : « Allez, sortez tous les trois, je vous tire le portrait ! » Qui a pris la photo ? Roger, le frère d'Étienne qui venait de Paris chaque été ? Alors on serait en juillet ou août 1936, après la victoire du Front populaire, pour laquelle les deux hommes ont lutté. Étienne appuie la main droite sur l'épaule de Nanou, qui se trouve à ses côtés, un peu en retrait, penchant la tête, cheveux bruns coupés courts, au carré, genoux maigres découverts par la robe à col Claudine, sans doute blanche comme les babies et les socquettes bien tirées. Nanou esquisse à peine un sourire, elle paraît sérieuse et intimidée, peut-être est-ce la première fois que

quelqu'un la prend en photo ? Dans la boîte, en tout cas, il n'y a aucun souvenir d'elle plus jeune... Étienne, lui, rayonne, il sourit largement. À sa gauche, Reine est très belle, plutôt grande, mince, très élégante aussi. Robe légère sans doute grise ou bleu pâle, peut-être à petits pois ? Col-chemisier blanc, comme les revers des manches courtes, large ceinture qui enserre la taille de guêpe - Reine s'est souvent vantée auprès de Sylvie qu'à vingt-cinq ans elle en faisait le tour à deux mains ! Coiffure courte, crantée, escarpins blancs. Le bras droit sur les épaules d'Étienne, tout un symbole de leur vie de couple, se dit Sylvie. Voilà : les grands-parents de Sylvie n'ont pas trente ans ; sa mère, Nanou, quatre. Ce jour-là, c'est un dimanche, on célèbre la victoire électorale, ou un anniversaire, ou bien c'est la fête du village. C'est du moins ce que Sylvie a longtemps cru.

Mais, l'air de rien, la photo cache un secret de famille.

L'AIRE DE RIEN
Joséphine Charles

Réveillée à l'aube montagnarde sous le roulis du tonnerre,
j'ai regardé la chambrette à la chaux, le fenestron ouvert sur
le gris colère,
je me suis dit : « Il va y en avoir pour un moment avec la furie
du ciel »,
j'ai poussé la porte taillée dans les troncs d'arbres et j'ai dévalé.
Le hameau m'a dit : « Attends, regarde mes ans, mes pierres
te racontent une histoire »
mais moi sous le roulis du tonnerre j'ai préféré passer entre
les gouttes
et rejoindre l'aire des miens.

J'ai quitté les pierres de taille, sauté sur le petit pont
et j'ai parcouru l'herbe fraîche, le cœur léger comme à douze
ans.
La rivière pétaradait son trop-plein d'eau en cascades
bruyantes.
Les senteurs de la montagne m'embrassaient au milieu des
œillettes pourpres.
Mes pieds mouillés laissaient les traînées de lumière qui em-
brasaient le ciel.
Je me suis retournée deux secondes sur le clocher impassible
et droit,
au milieu de ces masses de rocailles : une aire de rien.

J'ai tambouriné un moment sur la porte neuve
le chalet endormi au flanc de la montagne ne me répondait
pas,

on m'a ouvert étonné, je me suis engouffrée, déjà mouillée.
Le ciel s'est assombri pour exploser, assourdissant,
et mêler les âges dans l'écho de ses flancs.
Louve qui a rejoint la tanière de ses petits
j'ai souri derrière la grande vitre... l'air de rien.

27 juillet 2013

L'AIR DE RIEN

Robert Conduché

L'hiver enfin fini. Les petits bourgeons vont faire surface, apparaître, c'est le printemps !

Eh bien non, suspense ! Le froid joue les prolongations. Comment ne comprend-il pas ? La saison est loin derrière... Alors on supporte !

Le vieil homme en manteau de neige doit tirer sa révérence, c'est terminé, ter-mi-né. On veut du soleil, pour longtemps, jusqu'à la saison prochaine.

J'en ai assez, j'angoisse, je m'étirole.

Je regarde depuis les vitres de ma fenêtre tomber cette pluie drue, c'est le trop-plein, arrêt ! Le ciel décidément ne veut pas s'ouvrir, laisser paraître un peu de bleu sans nuages.

Alors, l'air de rien, je m'occupe, je peins, je scie, je lis. Tiens, voilà un ouvrage de ma bibliothèque pleine de livres. Pourtant je vais chercher d'autres lectures dans les rayons de la bibliothèque de mon village. L'air de rien, je pourrais bien y faire un saut, non loin d'ici, là, il fait chaud, j'y rencontre des amis, me donnant du baume au cœur. On bavarde un peu de Pierre de Paul, du voisin qui va marier sa fille, ce sont des potins, on ne peut pas tout le temps dire des histoires passionnantes... parler... simplement. Je me préoccupe des autres plus que de moi-même, de notre existence, on s'émerveille de notre monde.

Voyons, au hasard, ce livre, peu importe le titre, peu importe l'auteur et le contenu, le bonheur est de le tenir affectueusement comme un être cher, j'ai le temps de découvrir ce qu'il dévoile.

Dehors la nuit est venue, je jouis du spectacle, le ciel noir se pique de mille étoiles brillantes et scintillantes : la grande Ourse, Cassiopée, la couronne boréale, avec son étoile vedette Margaritha la perle de la constellation. Ici, une étoile filante déchire le ciel,

là oui, la planète Saturne, puis Jupiter et Mars la rouge.

Je profite de ce spectacle, je perds la notion du temps, cette nature est merveilleuse, il suffit de lever la tête et tous ces trésors apparaissent. Le monde est grand et moi si petit, c'est de la démesure entre nous deux. Pourrait-on transformer cet univers en un monde délicieux, faut-il aller aux confins de l'espace, dire que l'homme descend du « songe » ? mais il pense, réfléchit, soupèse et conclut, l'air de rien, c'est bon de vivre.

ALIZÉS

Michel Cordier

Indonésie, une île dont nous tairons le nom véritable par souci de discrétion ; disons Lingga. À quelques pas de l'anse aux coquillages, un catamaran, fruste peut-être, mais ayant visiblement roulé les vagues. À peine plus loin, une cabane construite assurément au dernier millénaire. Sous la véranda, un homme une femme aux cheveux blancs, plus ridés que la mer en franche tempête. Ils sont beaux, l'histoire de la vie se lit à livre ouvert sur eux.

La véranda a une particularité : d'étranges assemblages de plumes virevoltent en ce début de matinée dansant la respiration de la brise. Il y en a partout, étonnamment aucun ne s'entrechoque, on pourrait penser à un miracle de précision. Les deux Anciens assis en tailleur les observent attentivement et semble-t-il commentent leur danse. Langage incompréhensible, probablement archaïque ou particulier à ces deux êtres. Ce mot est faible, disons plutôt que leur présence est douce et massive à la fois. Ils se regardent, sourient, se penchent l'un vers l'autre pour réchauffer leur âme : un foyer humain.

Ils sont venus en début d'après-midi. Saluts, regards, s'asseoir et puis le grand silence, celui du vent. Pas un mot, très peu de gestes, tous en observation des « Vols au Vents ». Une fois le Soleil couché, ils se sont levés et repartis avec une plume, leur plume voletant au gré de l'alizé. Ils l'ont suivie et trouvé l'objet de leurs pensées. Depuis aux alentours de cette île, tous les oiseaux ont été épargnés des chasseurs.

En Lune noire, le village a entendu le chant d'un couple de cormorans. Selon certains, ils étaient plus noirs que la nuit. Personne n'a retrouvé les Anciens car le vent ce soir-là était porteur

de la Magie de la Vie, celui qu'on ne voit pas mais qu'on ressent. Vient alors une jeune femme et son enfant comme si leur place était inscrite sous la véranda. On ne sait comment elle s'y prenait mais tous ceux qui venaient la voir, repartaient avec leur plume-guide vers leurs espoirs. Le revers de la médaille fut pour les Âmes Noires que l'on a jamais retrouvées.

Elle vécut tout simplement des dons offerts. Son enfant, une fois grand, prit la Mer sur le fameux catamaran qui volait au-dessus des vagues. Alors un homme est venu, tout perdu. Ils se sont souri puis ont pleuré de bonheur d'une vie enfin retrouvée. Ce furent des années à veiller les plumes. Plus ridés qu'une mer en colère, leurs regards ne se sont plus quittés. Ils sont partis par une nuit sans Lune, plus noirs que l'Ombre des ombres en chant de bonheur.

La tradition a perduré jusqu'à nos jours, de femme en homme, d'homme et femme. Les rides de leur visage sont celles de l'humanité : les marques des soucis qu'ils n'auront pas !

L'AIR DE RIEN OU D'AILLEURS

Faby D.

Te souviens-tu de ce jour de décembre ? Oui, bien sûr, tu t'en souviens. Tôt le matin tu débarquais à Newark Airport. Il faisait froid. Te souviens-tu de l'odeur qui t'avait prise à la gorge, submergée. Une odeur presque familière. Une odeur de ville, avec un petit quelque chose d'animal. Une vraie odeur de vraie ville. Pas chichiteuse, mais virile, dure et exigeante, faite de fumée et d'exhalaisons, de cris et de pluie. Une ville qui s'impose, une ville qui en impose. Une ville forte. Pomme géante et tentaculaire. Arrimée d'une multitude de ponts. L'avion, tu l'avais pris tard la veille au soir, mais à cause du décalage horaire, tu étais très abstraitement arrivée avant même d'être partie. À moins que ce soit le contraire, tu ne sais plus très bien. Mais ce qui est certain, c'est que tu avais su quitter San Francisco, la belle, la paradisiaque, d'où tu jouissais d'un bonheur sucré. Et, le sucre, à force c'est écœurant. San Francisco, première étape avant le paradis. Les gens de là-bas l'ont voulu comme ça. Rappelle-toi le Golden Gate Bridge, arche géante de métal rouge vif qui se détache d'un ciel inlassablement bleu quand la baie ne s'évanouit pas dans une brume vaporeuse, le tunnel à peine quitté, surgit un arc-en-ciel en guise de bienvenue. Tu as aimé vivre dans ce nuage de barbe à papa, vraiment, et les Californiens aussi tu les as aimés. New York promettait une tout autre histoire. Transition brutale. De la contrée Orange de Disneyworld vers une jungle urbaine. Ici, il faut s'accrocher à son passeport et à ses devises. Toi, tu les avais cachés dans ton étui à lunettes, une petite pochette de tissu autour de ton cou glissée sous tes vêtements inadaptés à la froideur hivernale de la côte Est. Que ne t'étais-tu rappelé la neige et le froid ? Tout cela aurait pu être pitoyable, si tu ne t'étais sentie, là, néanmoins merveilleusement bien. Les parfums, l'architecture, le gris des murs et les couleurs des visages. La peur aussi qui envahissait tes viscères,

traduisant ainsi la dureté de la vie. New York, ville à hauteur humaine. À ta hauteur en tout cas, celle de tes aptitudes. Une ville en forme de giron maternel, où se perdre. Dans laquelle s'enfour voluptueusement. Une ville sale et qui pue. Une ville vivante. Tout ce vivant autour de toi, ça t'as foutu le bourdon, te souviens-tu ? L'architecture austère, les buildings qui grattent le ciel, les pigeons Paris en surimpression. Tout t'est revenu soudain ; le bruit et les effluves de sueur et d'ordures du métro. Les Dinners de Broadway, les Delicatessen de Manhattan, clubs de jazz enfumés et petits bistrotts se confondaient. New York, comme un petit avant-goût de la France, un sas de sécurité avant le retour désormais certain. Une enclave européenne sur territoire étatsunien. Tu savais. Tu l'as su en marchant entre les blocs de Brooklyn, par les traces de tes pas dans la neige, sur les trottoirs du Village, de NoLita ou les allées de Central Park à l'affût des écureuils, qui comme toi, étaient surpris par le froid de décembre. Tu savais que tu ne reviendrais pas aux portes du paradis, que tu ne verrais pas les brumes du prochain printemps, qu'il était temps pour toi de rentrer. Et quoi après ? Continuer les voyages, encore, quelque temps, un peu. C'est ce que tu te disais, tandis que ton ventre pointait. Ou alors peut-être le moment de se poser, maintenant, l'air de rien. Laisser le mouvement se faire à l'intérieur de toi et l'observer. Toi, toujours mobile, à tenter de figer des fragments de temps en les impressionnant sur de la pellicule. À transformer en mémoire de fugaces souvenirs du temps en mouvement. Ton corps évoluait et en lui, un autre corps qui t'apprendrait la tranquillité. Voyage immobile. Voyage étrange dans une province inexplorée. Étrange et excitant à la fois. Comme d'habitude avant le départ, tu avais préparé ton baluchon. Pas de taxe d'aéroport, mais des brassières, des gigoteuses. Te souviens-tu de ton arrivée à la maternité ? Les néons aussi froids et éblouissants que ceux d'une aérogare. Pas besoin de passeport, mais d'un dossier médical hyper complet. On t'avait installée dans une chambre aussi spacieuse et bruyante qu'une mansarde d'hôtel bon marché. Ce soir-là, pas de cigarette, ni d'alcool, pas de bouquin pour t'endormir, mais un petit cachet.

Pilule bleue ou rose, tu ne sais plus, ce dont tu te rappelles ce sont les cauchemars qu'elle avait provoqués. L'infirmière pourtant, t'avait promis une bonne nuit. Douce nuit. Elle fut pire que si tu l'avais passée dans un bouge de Bombay ou Goa. Jamais, tu n'as eu goût pour les paradis artificiels, mais ce voyage-là était le plus grotesque et surtout le plus hallucinogène jamais réalisé. Une lutte sans merci, intercalée des visites incessantes des infirmières pour vérifier ta fièvre, ta tension ou juste si tu dormais. Les monstres envahissaient la chambre dès la veilleuse éteinte. Tu t'es même cru atteinte d'une maladie tropicale. Jamais d'aussi affreux songes ne t'avaient occupée. Tu te demandais les incidences possibles pour le bébé. Ce petit qui allait bientôt arriver. À présent, tu te trouvais de l'autre côté du terminal. Dans la zone d'arrivée. Tu attendais que délicatement il achève sa descente depuis tes entrailles pour parvenir enfin sur ta poitrine. Atterrissage un peu plus tourmenté que prévu. Ce n'est jamais tout à fait comme on pense. Mais, ce petit passager allait te réapprendre à voyager. Tu ne partirais plus aussi léger, désormais, qu'il t'accompagne ou pas. De nouvelles angoisses prendront place dans la cavité à présent libérée. Toujours les mêmes appréhensions lorsqu'il s'agit de poser les pieds sur de nouveaux territoires. Car il s'agit bien d'un territoire nouveau. D'une région inexplorée.

Depuis, il t'arrive encore parfois de prendre ta voiture et de rouler au hasard des routes et de tes envies, à la recherche d'un endroit ou d'un rien. Écrin de tôle pour continuer d'imaginer. Continuer de rêver qu'il est encore possible d'avancer. Que la vie évolue plus vite que les corps. Que les cœurs et les rêves se fatiguent, mais ne peuvent pas comme ça s'arrêter d'inventer que tout est possible. Que tu pourras toujours trouver un nouveau destin où te reposer.

L'AIR DE RIEN
Flora Damas

Déjà vus, déjà rencontrés
sensation étonnée
qu'on oublie aussitôt
un trouble passager
qu'on ne s'explique pas
un petit rien dans l'air

Premiers frôlements
les yeux perdus dans les lointains
l'air de rien
caresse accidentelle
et le battement d'aile
d'un oiseau étonné
blotti contre mon sein

Quelques semaines
quelques pensées rêveuses
nous voilà à nouveau
cœur à cœur, face à face
au détour d'un chemin
premiers gestes secrets
ma main sur ton épaule
ton bras contre ma hanche
caresses en esquisses
l'air de rien

Un autre jour encore
nos regards qui se croisent
une palpitation
qui fait trembler mes cils

ce n'est qu'un peu de vent
qui fait vibrer les tiens
l'air de rien

puis nos corps endormis
qui commencent un frisson
oubliant leur dormance
annihilant l'ennui
nos corps se reconnaissent
et s'inventent un chemin
vers de nouveaux lointains
l'air de rien
l'air de rien

L' R DE RIEN

Alain David

L'air de RIEN il s'éclipsa
laissant le IEN plutôt coi,
qui surpris ne comprenant pas
voulut dire n'importe quoi.
De IEN en NEI jusqu'en ENI
rien n'y fit et tout fût vain,
jusqu'à ce qu'enfin l'ordre revint
de ce désordre écrivit NIE.
Du coup les trois écervelés
plutôt pas mal revigorés
l'air de RIEN tentèrent de NIE R
que le R les ait largués.
Mais pour bien NIER,
leur faudrait le R
chercher et récupérer,
puis l'accoler juste derrière.
Ne suffit pas de conjuguer
pour tenter d'avoir l'air,
faut l'infinitif affirmer
pour s'assurer de bons repères.
Mais après une carrière
comme grand chef de défilé,
d'une place première à la dernière,
sûr que le R refuserait.
L'R de RIEN parti à jamais
le passé n'a pas d'avenir,
au IEN de l'assumer,
accepter de n'en RIEN dire.
Et puis, de temps en temps,
quand passeront l'ELLE, l'IL, le JE,
conjuguer avec le présent
pour NIER un petit peu.

PAYSAGE NOCTURNE
Émilie David

Bien souvent, dans la nuit, lorsque l'on se réveille,
On craint l'obscurité et l'absence de bruit,
On se croit seul vivant, on se sent démuné,
Alors que, l'air de rien, un peuple étrange veille.

Sous la marée de Lune esquissant de lumière
Par touches délicates le monde endormi,
Sur le plancher brillant d'un théâtre éphémère
Madame Libellule illumine minuit :
Elle valse et tournoie, jouant avec son reflet
Que l'eau dormante d'une flaque lui renvoie.
Son ballet fait briller les yeux émerveillés
Du Petit Peuple Fée du Royaume des Bois :

Puck en a oublié ses fameuses bêtises.
Une Nymphe timidement s'est approchée
Et, pour mieux voir, sur un champignon s'est assise.
Les Dryades sur leurs branches se sont perchées.
La Petite Noblesse au complet est conquise
Par ce jeu de miroir irradiant de beauté.

Les bêtes de la sylve aussi sont enchantées :
Faons, levreaux, marcassins ont le droit de veiller
Et la biche ravie a relâché son guet.
Les oiseaux se sont tus : le silence est complet.
La Demoiselle, dans un dernier entrechat
Salue cette assemblée. Et fusent les « Hourra ! »

Plus avant dans le bois, où les rayons de Lune
Sont ralentis trop tôt par la canopée dense,

Au-dessus d'un lac embrumé, les Willies dansent
Et attirent vers eux les promeneurs nocturnes.
Obéron tient conseil, Titania se promène,
Les lutins batifolent en riant sous les fleurs,
Les fées joyeuses donnent parfums et couleurs
À tout ce qu'elles survolent, et Pan égraine
De sa syrinx usée des notes aériennes.

Mais le bois n'est pas seul à vibrer dans la nuit.
Dans la chambre d'enfant d'une maison blottie
Dans un sommeil profond et nimbée de silence,
Les Bogies rient sous cape imaginant d'avance
La grimace effrayée des petits imprudents
Qui fuiront, sains et saufs, un danger imminent
En ayant peur d'abord de leur air menaçant.
Ole-Ferme-l'Œil, assis sur le bord du lit,
Protège les rêveurs dessous son parapluie.

Dans la chambre calme des parents endormis
La Danthienne se mire, se coiffe et maquille
Sa peau soyeuse et claire à la poudre de riz.
Les souris vont et viennent, toujours en famille,
Chargées de provisions de la cuisine au nid.
Le chat, en gentleman, les regarde passer
Sans bouger de sa place au fond du canapé.

Nous voilà présentés ! Nous pourrons maintenant,
Garder les yeux ouverts dans le noir sans tourment,
Curieux de rencontrer ces étonnantes gens !

L'AIR DE RIEN

Juliane Demellier

L'air de rien, assise au fond de la salle, une silhouette observait en silence, figée. Elle regardait tour à tour les clients de l'auberge. Son regard se fixa soudain sur un homme de haute stature, assis à la table en face d'elle. Il jouait aux cartes, au poker, plus précisément. Il tenait deux cartes dans la main gauche. Mais elle voyait tout. Il ne tenait pas deux, mais trois cartes, dont la troisième et dernière était dissimulée sous la seconde – un roi de cœur. Elle imaginait aisément comment cet homme, d'un geste fluide, échangerait la deuxième carte – le roi de cœur – contre la troisième carte – celle qui était cachée : l'as de pique. La première étant un as de trèfle. Trois cartes étaient posées à plat sur la table, devant les joueurs : l'as de carreau, le dix de trèfle, et le deux de carreau. Ce qu'on appelle le « premier flop » était retourné.

L'homme épié sans le savoir s'appelait Charly. Il avait une quarantaine d'années. Il était veuf. Et avait passé la moitié de sa vie à dépenser sa fortune, l'autre moitié à tricher aux cartes.

Dans la deuxième mise, il mit « tapis », expression propre au poker qui veut dire que Charly misa tout son argent restant. Parmi les trois joueurs assis à sa table, deux quittèrent la table. Le joueur restant, un jeune homme, fixa le dénommé Charly, ne sachant que faire. La silhouette comprenait tout. Le flop contenait cinq cartes : les trois citées précédemment, plus le dix de cœur et le sept de pique.

Puis vint le moment de vérité. L'autre dévoila ses cartes : un as de cœur. Et l'as de pique. Charly fixa le flop, puis celui qui lui faisait face, sans comprendre. Avait-il triché ? Où était-ce seulement le fruit du hasard ? Il dévoila ses cartes, non sans avoir glissé discrètement le faux as de pique dans sa manche gauche : le roi de cœur et l'as de trèfle. Il n'avait qu'une paire d'as, et l'autre un brelan d'as. Le jeune homme gagnait assurément. Ce dernier ra-

massa la mise et se leva, un mystérieux sourire sur les lèvres.

Puis il se retourna, adressa un signe de tête à la silhouette, et sortit. L'air de rien.

ATELIER DES MOTS POUR LE DIRE

CHOPIN

Louise Andréoletty

L'air de rien
Dans mon cœur de petit chien
L'immense détresse
De ceux qu'on délaisse
Envahit mon univers
Je ne peux rien y faire

L'air de rien
Un bien triste matin
Mon compagnon de jeux
Que je connus si peu
Dans sa fougue impétueuse
A rencontré la Tueuse

L'air de rien
Moi qui m'appelle Chopin
Il m'a laissé bien seul
Désemparé et veule
Lové dans mon panier
Ruminant de tristes pensées.

ATELIER DES MOTS POUR LE DIRE

L'AIR DE RIEN ?... MOI ?...

Lily Bilbao Perotto

Ma pôv' fille, tu t'es vue ? T'as l'air de rien !..

L'air de rien, l'air de rien... Comme tu y vas !.. Est-ce que j'ai une tête à avoir l'air de rien, moi ?

Et puis d'abord, ça veut dire quoi, avoir l'air de rien ?

Vite, mon Quillet... Qui est où, d'ailleurs ?.. Ah ! Le voilà !..

Air : nom masculin qui vient du latin aer, fluide gazeux enveloppant la terre, nécessaire à la respiration et à la combustion... !!! (Air ahuri de celle qui ne comprend pas.)

Voyons plus bas...

Air : nom masculin (ça, c'est pareil !) étymologie douteuse (ah ?). Dehors (mais non, ce n'est pas un ordre ! Restez donc je vous prie !), mine (de crayon ou d'or ?), apparence extérieure ; se dit des manières, des façons de parler, d'agir, de se tenir, de s'habiller, de l'expression de la physionomie, etc.

Volume III, R, page 1696, pff c'est loin !..

Rien : pronom et nom. Du latin rem, accusatif du nom féminin res, rei, la chose (Et... de quoi est-elle accusée ?)

« Le mot rien signifie à l'origine chose (ben, alors, si c'est une chose... ce n'est pas rien ! j'comprends plus chose... euh... rien !) et comme le mot latin res, il est féminin dans les textes du Moyen Âge... (D'où une moins que rien ?...) Puis employé sans déterminant, dans les tournures négatives ou interrogatives, il a pu être considéré comme pronom indéfini. Comme tel, il est du genre neutre (tiens ! un rien suisse !) qui en français à la même forme que le masculin. Vit-on rien de pareil ? » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Quillet... Et c'est celui qui dit qui est !.. (dixit les psys).

Ça me plaît que rien ait pris la forme du masculin, justice est faite... Un rien féminin... n'importe quoi ! Ils étaient fous ces Latins !

Après, ça se complique. Mais pourquoi faire simple, quand

on peut faire compliqué, n'est-ce pas ?

« De bonne heure (c'est bien connu, la vie appartient à ceux qui se lèvent tôt), de bonne heure, donc, employé avec la négation ne pour renforcer l'idée négative par un terme de comparaison : exemple, il n'a fait rien, il n'a pas fait (même) une chose. Rien a pris une valeur négative qui lui est restée par la suite, même lorsqu'il est employé seul. Cela vaut mieux que rien.

On a un témoignage de la double valeur positive et négative de rien dans l'exemple suivant : je ne suis pas homme à donner rien (quelque chose) pour rien (nulle chose). » Et ça, c'est du Molière, mine de rien, ce n'est pas rien... Et comprenez qui pourra...

Puisqu'on y est, savez-vous que rien qu'un seul est un pléonasme ? Il faut dire rien qu'un ou un seul.

Oh ! Et puis, après tout ça plaît à qui ça veut... à Nasme ou à un autre, quelle importance ?

Revenons à nos moutons (pas ceux qui sont sous votre lit !..).

Synonymes de rien : bagatelle, vétille, niaiserie... j'en passe et des meilleurs... Allez donc voir à bagatelle, vous ne serez pas déçu(e)s... et son contraire tout d'où l'expression : parler de tout et de rien ou dire tout et son contraire... Et si je dis rien du tout ?..

Donc, si je récapitule : j'ai une apparence extérieure, autrement dit une façon de parler, d'agir, de me tenir, de m'habiller qui ne ressemble à rien. Je ne suis qu'une bagatelle, une vétille, une niaiserie...

Tiens ! Tous les synonymes de rien sont des noms féminins... C'est drôle, non ? Bizarre ! Bizarre, bizarre ! Vous avez dit bizarre ?

Pas si bizarre que ça. Suivez mon raisonnement : au début des temps rien était féminin. Après le Moyen Âge, par un juste retour des choses (si, si) il est devenu masculin. Les dicos ont été faits par des hommes, si je ne m'abuse. Ils se sont vengés en donnant des synonymes féminins à rien.

Bande de lâches !..

Trêve de plaisanteries, regardez-moi bien, ai-je vraiment l'air de rien ?

Peut-être pas !

Mais mine de rien, mon texte, lui, a l'air de rien !

ATELIER DES MOTS POUR LE DIRE

DE L'AIR, DE L'AIR

Ghislaine Fages

Chaque fois que nous sortons pour prendre l'air, nous marchons longtemps mais nous restons silencieux, car nous n'avons rien à nous dire : le dialogue entre nous est devenu un vrai courant d'air.

Il serait vain que je commence à parler, tu ne me répondrais pas et ce serait des paroles en l'air.

Autrefois, tu avais toujours pleins d'anecdotes amusantes à me raconter et j'éprouvais un réel plaisir à t'écouter.

Il faut dire que j'étais plutôt d'un naturel timide et surtout une vraie tête en l'air. Je ne me souvenais plus de ce qu'il fallait faire et encore moins de ce qu'il fallait dire ! Aussi on vivait de l'air du temps et on ne se souciait pas d'avoir l'air sérieux. Nous n'étions pas souvent du même avis, alors tu faisais semblant de prendre de grands airs pour parler de toi ! Comme si je n'existais pas !

Et puis les années ont passé et peu à peu je me suis affirmée et j'ai pris confiance en moi.

Je n'ai plus eu peur de donner mon avis et j'ai réussi à canaliser mes émotions.

Tout cela, tu ne l'as pas vu, j'ai mûri sans en avoir l'air.

Et puis il y a eu cet accident, le jour où tu as dérapé sur le verglas, tu n'avais pas vu cette énorme plaque givrée, glissante et de plus tu roulais à vive allure, libre comme l'air.

Ta voiture a fait un tonneau, tu n'as pas été blessé, mais le lendemain, tu ne pouvais pas dire ce qui s'était passé. Les mots, les phrases restaient coincés au fond de ta gorge.

Choc émotionnel avait déclaré le médecin qui t'a ausculté.

Depuis ce fameux jour, c'est Moi qui prends la parole à ta place et qui donne mon avis, et toi, tu te contentes de me regarder avec un air de rien !

ATELIER DES MOTS POUR LE DIRE

MOMO

Danielle Garlin

– L’air de rien, il s’en est bien sorti ce gars-là !

C’est ainsi que ma voisine, Mme Duparc, parlait de l’épicier de la rue Chanzy.

Il est vrai que ce brave Mohamed, que l’on appelait Momo, à force de courage et de persévérance, avait bien fait prospérer son petit commerce.

Il avait débuté sur le marché, il y a quinze ans, en vendant quelques oranges et des dattes qui lui rappelaient les douceurs de son pays. Son amabilité attirait nombre de chalands fidèles et ce petit négoce prospéra tant et si bien, qu’il lui permit d’acheter un local, ancien garage abandonné depuis longtemps.

Il transforma cet espace en une boutique accueillante où, bientôt on put trouver presque autant d’articles que chez un brocanteur.

Momo ne comptait pas ses heures et ne fermait pas avant 21 heures, ce qui arrangeait beaucoup les travailleurs qui rentraient tard.

La convivialité était de mise et les échanges entre clients qui refaisaient souvent le monde se déroulaient dans la bonne humeur.

Les commerçants de son voisinage enviaient son succès et lui reprochaient ses horaires d’ouverture trop élastiques.

Puis, un soir, lorsque Momo s’apprêtait à fermer, un homme masqué fit irruption dans la boutique, une arme à la main. Momo, stupéfait essaya de résister en ouvrant le dialogue avec cet agresseur qu’il sentit nerveux et peu professionnel dans le genre. Dans un hurlement qui masquait son impatience, l’homme cria :

– La caisse ! Vite !

Momo refusa d’obtempérer et dans un geste désespéré il tenta de désarmer le malfaiteur. C’est alors qu’il sentit que l’ar-

me était factice et à sa grande surprise, l'homme ôta sa cagoule. C'était un très jeune garçon qui fondit en larmes en lui disant :

– Monsieur, s'il vous plaît, ne dites rien à la police, mon père va me tuer, c'est lui qui m'oblige à voler.

Momo l'écouta raconter la misérable vie qui lui était imposée. L'échec scolaire, les mauvaises rencontres, la dictature du père pour qu'il apporte de l'argent par tous les moyens. Momo attendit la fin de son récit et lui proposa de venir travailler honnêtement avec lui pour qu'enfin un avenir meilleur s'ouvre à lui.

L'air de rien... Un sacré bonhomme ce Momo !

ATELIER DES MOTS POUR LE DIRE

VIREVOLTES

Liliane Plagnes

L'air de rien
Moi qui ne suis rien
J'ai l'air de quoi ?
Une marionnette, une coquette ?

L'air de rien
Au printemps j'apparus
Je voltigeais dans la rue
Sous la pluie, sous le soleil ;

L'air de rien
Espérance, bonheur
Je change de couleurs
En toutes saisons, sans façon.

L'air de rien
Faut-il me croire, me laisser choir ?
J'admire les étoiles
Et l'on m'a peint, telle une star.

L'air de rien
L'avez-vous devinée, mon identité ?
Je suis une feuille d'automne, je tourbillonne
L'hiver est arrivé...

ATELIER DES MOTS POUR LE DIRE

JO OU MA

Yves Plagnes

L'air de rien, guilleret, j'admire ma poitrine,
Mon poil dru, broussailleux, mes puissants pectoraux.
Mon cheveu gominé, ce regard doux et chaud.
Je suis prêt pour l'assaut : sus à Joséphine.

L'air de rien, ce matin, Martine, ma voisine,
M'a lancé une œillade, un tout, tout petit rien.
Ce fut un mal de chien que d'avoir l'air de rien.
Mon cœur s'est emballé sitôt dans la cuisine.

L'air de rien, mon ami, cela est cornélien.
Va pour Joséphine ? L'affolante Martine ?
Laquelle en moins que rien, deviendra ma copine ?
Je suis au désespoir, mon Dieu, je n'y puis rien.

L'air de rien, nom d'un chien, j'ai failli oublier
Que depuis des années, c'est vrai, je suis marié.
C'est malin, l'air de rien, je rêvais, fantasmais,
Alors qu'au coin du feu, Angéla m'attendait.

Tout cela, c'est certain, m'a vraiment l'air de rien :
Un coup d'œil, un parfum, croisés sur son chemin,
La caresse du vent, la senteur du jasmin...
Savoure ces instants, le bonheur n'est pas loin.

ATELIER DES MOTS POUR LE DIRE

LES « AIR DE RIEN »

Odette Samé

Dernières nouvelles de la famille Air de Rien :

Pépé Air de Rien va fêter son anniversaire. On ne connaît pas vraiment son âge exact. Certains vont jusqu'à dire qu'il y en avait déjà quelques spécimens du temps des Gaulois.

On parle d'un certain Galé Rien qui aurait été tailleur de pierre à l'âge du silex...

Nous avons été invités pour un concert donné par Sympho Rien, troisième fils de Pépé Air de Rien, à l'occasion des nominations de chef d'orchestre de Mélodie-sur-Néri. Ce concert sera clôturé par l'air des Petits Riens.

Mémé Air de Rien, épouse un rien coquine de Pépé, s'est fait offrir un petit chien gros comme rien qu'elle a appelé Toutourien !

Le troupeau de veaux de Pépé Air de Rien s'est augmenté de trois unités, autant dire trois veaux rien.

Vaut-il mieux être rien ou être tout ?

Je vous pose la question !

Que la réponse ne soit pas : rien du tout !

ATELIER DES MOTS POUR LE DIRE

HOMMAGE À BORIS VIAN

Annie Dolladille

Sans façon il faut dire
 La beauté du désert
Sans façon il faut croire
 Que le temps doit se perdre
Ou se gagner parfois
 Sans façon il faut voir
Tout l'envers du décor
 Traverser le miroir
Avant qu'il ne se brise
 Traverser l'océan
Avant que ne s'enlisent
 Les lointains souvenirs
Dans l'eau de la mémoire
 Sans façon il faut taire
À moins qu'ils ne se brisent
 Les fantasmes divers
Qui l'air de rien déguisent
 Les mirages du temps
La beauté du désert

L'AIR DE RIEN
Edith Duboscq

L'air de rien, seul dans son coin,
Il pense aux années passées
À treize ans, où il vit chez sa grand-mère,
Pour les vacances, elle lui apprend à travailler la terre,
Dans les vignes, elle lui enseigne comment tailler et
vendanger.

C'est elle qui s'occupe de lui, pour son plus grand bonheur.
À la maison ses parents sont très occupés avec ses trois
sœurs.

À quatorze ans, il veut quitter l'école.
Pour lui, apprendre un métier est plus drôle.
Ce sera maçon l'hiver et pêcheur l'été, en Méditerranée.
C'est un peu fantaisiste.

Mais ses parents le laissent libre de décider.
Il veut leur prouver qu'il existe.
L'air de rien, il fait son petit bonhomme de chemin
Puis, un jour, il la rencontre et lui prenant la main,
Il sait que c'est avec elle qu'il fera sa vie.

À tous les deux, ils construisent leur nid.
C'est le grand amour, celui qui dure toujours.
L'air de rien, elle est là, marchant dans son pas,
Avançant dans l'ombre, l'entourant de ses bras.
Les enfants, fruits de leur amour, voient le jour.
Apportant bonheur et joie, mais aussi tracas.
Ensemble, ils affrontent les tempêtes,
Même si chez eux, c'est toujours la fête.

Ils traversent la vie en harmonie
Et font aujourd'hui le bilan de leur vie.
Ils sont maintenant à la retraite
Après avoir vaincu les défaites

Redressant à chaque fois la tête
Regardant toujours devant
En l'avenir espérant.
Sans jamais rien regretter,
Ils continuent d'avancer, comme si tout recommençait.
Lui, courageux et ambitieux,
Elle, croyant à la clémence des cieux.
À leur âge, on pourrait dire d'eux, qu'ils sont vieux.
Cependant, ils ont la jeunesse dans l'âme,
Et ils ont gardé la flamme
Qui fait scintiller leurs yeux.
Ils vivent dans l'espoir et même au dernier soir,
Ils continueront d'y croire.
La vie est un trésor bien plus précieux que l'or.

DE LA GRANDE ET PROFONDE SOLITUDE
DE L'ARRIÈRE GAUCHE DE RUGBY...

Michel Dupeyre

C'était lors d'un match entre Tournay et Pouyastruc. (Si ! Si ! Regardez sur une carte du côté de Tarbes et vous verrez que Pouyastruc existe ; un nom pareil, d'ailleurs, cela ne s'invente pas !) À l'époque, je jouais arrière gauche de l'équipe de Tournay. J'étais petit (1,68 m), rapide, léger (54,5 kg). J'avais un bon coup de pied droit. À dix minutes de la fin du match, nous menions au score de deux malheureux points, sur un terrain boueux à souhait, parsemé de flaques d'eau. Le match était comme le terrain : lourd et embourbé.

C'est juste à ce moment-là, qu'un des piliers pouyastrucais, un monument de 120 kg et de presque 2 mètres de haut, fit une remarquable percée. Un de nos ailiers (courageux ou inconscient, je ne le saurai jamais !) essaya de le retenir. Il se prit un coup de coude dans la figure, partit en vrille et atterrit lourdement à moitié sonné sur le visqueux plancher des vaches.

J'étais sur la ligne des 22 mètres. Seul, terriblement seul ! Derrière moi, la ligne d'essai dont j'étais le dernier rempart vivant (enfin vivant, pour le moment...). Et devant moi, fonçant comme un taureau, le pilier pouyastrucais. Dans mon souvenir, il avait un léger sourire aux lèvres, sans doute jugeait-il mon maigre gabarit et se croyait-il déjà en terre promise. Quatre points d'essai d'un coup, plus peut-être la transformation derrière : trois points. Le match se jouait ici.

Si vous voulez mon avis, on n'a pas assez écrit sur la grande et profonde solitude de l'arrière gauche de rugby dans des moments comme celui-ci. J'essaye d'ailleurs ici de réparer cette erreur manifeste. Mon cerveau s'est alors brutalement emballé (l'adrénaline sans doute !) et je me suis mis à penser à plein de choses à la fois :

1. D'abord que j'aurais dû choisir de faire du football à la place du rugby. Mais c'était un peu tard pour les regrets, je vous l'accorde bien volontiers.

2. J'ai pensé ensuite aux commentaires divers et variés que j'allais entendre, si cet impressionnant pilier passait et marquait :

a) de la part de mes coéquipiers toujours gentils et attentionnés : « Putain ! Mais qu'est-ce que tu as foutu ? Bordel ! On avait le match gagné ! Merde ! Faut tout refaire en dix minutes. Enfoiré ! ». (Avez-vous noté comme le langage des joueurs sur un terrain de rugby est aussi fleuri qu'une belle pelouse au printemps ?) ;

b) de la part de notre entraîneur vénéré (un maître connu et reconnu en matière de conditionnement psychologique !) qui nous avait expliqué longuement avant le match que, je cite : « Ces salauds de Pouyastrucais voulaient baiser nos femmes dès ce soir, si nous perdions ce match. » Et que donc, il n'était même pas question d'évoquer devant lui, je re-cite : « l'éventualité d'un commencement d'une possibilité d'un début de défaite ».

3. Que si j'étais Chabal (120 kg) je ferais à ce pilier le même « tampon » que celui qu'il a réalisé un jour contre un Néo-zélandais en lui cassant au passage la mâchoire. (Cela fait partie des risques du métier.) Ce dernier a mangé avec une paille pendant deux mois. Il a d'ailleurs lancé un concours de recettes de soupes sur Internet, histoire de varier ses menus. Pourquoi pas ?

Oui ! Mais voilà, je n'étais pas Chabal et avec mes 54 kg et demi (je tiens beaucoup au demi). Que fallait-il faire ? Mine de rien, j'avais quand même un peu de métier. J'ai donc appliqué la stratégie suivante...

1. J'ai laissé passer le bus, ou le char d'assaut, enfin le pilier si vous préférez. Pas la peine de se fracasser comme un moustique sur le pare-brise d'une voiture en été.

2. J'ai couru après pour le rattraper. Le mot important dans la phrase précédente est : rattraper. Mais je jouais gagnant. Les piliers sont lourds. Ils ne courent pas très vite. 110/120 kg, il faut les porter... tandis qu'un arrière est léger, donc rapide. Et il est aussi malin, vous allez voir !

3. Et là, je lui ai fait le « coup de la gambette ». Pour les non-initiés, quand quelqu'un court ses chevilles remontent à l'arrière. Il suffit alors d'en saisir une en fin de course et de la maintenir fermement, pour que la personne poursuivie s'effondre grave, privée subitement d'une de ses jambes. Ce que n'a pas manqué de faire mon pilier pouyastrucais à seulement 3 m de la ligne d'essai. Au bruit que cela a fait, j'ai eu mal pour lui. Mais tant pis ! J'avais pas le temps de fignoler et puis, il l'avait bien cherché : provoquer par un méchant sourire un petit arrière gauche (presque) sans défense. Tout de même ! Cela ne se fait pas... Du moins devant moi.

4. J'ai récupéré le ballon in extremis devant les copains du pilier montés pour le soutenir et je l'ai aplati derrière la ligne d'essai. Renvoi aux 22 mètres et soupir de soulagement.

5. Et là, j'ai engueulé mes coéquipiers : Normal ! Non, mais... Faut quand même savoir se faire respecter sur le terrain, surtout par ses coéquipiers : « Putain ! Mais qu'est-ce que vous foutez ? Merde ! Y a personne dans cette équipe ! Enfoirés ! Faut que je fasse tout le boulot ! » (Avez-vous noté comme ce langage fleuri comme un cerisier au printemps peut être communicatif sur une pelouse de rugby ?)

Le pilier pouyastrucais s'est relevé couleur boue. Il ne souriait plus. Il m'a jeté un regard noir de chez noir, mais noir/noir, vous voyez ce que je veux dire, puis s'est dirigé vers moi. Deux de ses copains l'ont encadré et retenu par les avant-bras, tandis que les miens se rapprochaient insensiblement de moi, malgré les quelques méchancetés que je venais de leur lancer. On a parfois des mots dans une équipe, mais en cas de pépin, on se soutient quand même.

« La prochaine fois que je te croise sur le terrain, me dit l'énorme pilier, je t'écrase comme ça. » Et il a fait un petit geste entre son pouce et l'index, comme s'il écrasait une bestiole malfaisante. Il l'a même sonorisé la chose avec un léger grincement de bouche. Puis, il a fait demi-tour. Pendant que je soufflais, j'ai ramassé trois ou quatre bourrades de la part de mes équipiers. L'un d'entre eux a même ajouté, perfide, avec un regard amouraché : « Si on l'a

laissé passer celui-là, c'est parce qu'on savait que tu étais là ». Il y a des fois, il vaudrait mieux être sourd ! Bon ! Il ne restait plus que neuf minutes de jeu... Croyez bien que je l'ai soigneusement évité ce pilier. Courageux, un arrière gauche, reste un arrière gauche, mais il ne peut pas être téméraire. Le rugby reste un sport de dingues mais c'est aussi une solide école de réalisme...

*Bien évidemment, vous voulez connaître la suite de cette histoire, car il y a une suite... Regardez le texte de Michel Peyredu (c'est un pseudo) : dans ce même recueil « mine de rien » intitulé **L'abominable et gigantesque pilier pouyastrucais : le retour**. Vous connaissez le règlement : un auteur aux JLJE n'a droit qu'à deux malheureuses pages dactylographiées, ce qui est très peu quand on a énormément de talent, beaucoup d'imagination et une profonde modestie, alors on est obligé de la jouer fine avec les organisateurs... forcément.*

ESCHAURIGAIRE
Jean-Claude Dupuy

De nu cap üntà es èches
M'aperen eschaurigaire
A ju se m'hè goi que caïnen
Tà que les vulerioi üntà

Ei plan lunganha era tralha
Segui e segui era olia
Ei plan silencius et anà
Sens arrés que me acumpanha

Dab et mèn aire de düs aires
Éi cap besunh de silenci
Nu-i-a tà escuta guaire
Me chauti det carrincladis

Se sun perdudes es paraules
n-i-a pas ren entà pensà
Es èches de mas arrodes
Jamès te les vau üntà

L'OREILLE COUPÉE

Parce que je n'huile pas les moyeux
On m'appelle l'essorilleur
À moi, si ça me plaît, qu'ils grincent,
Pourquoi irais-je les graisser ?

Il est fastidieux le parcours
Toujours suivre l'ornièrè
Elle est bien silencieuse la piste
Sans personne qui m'accompagne

Avec mon air de rien
J' n'ai pas besoin de silence
Il n'y a pas grand-chose à écouter
Qu'importent les crissements

Si les paroles se sont perdues
Il n'y a plus rien à penser
– les moyeux de ma roue
jamais je ne vais les huiler !

DU CÔTÉ DE L'ÉTERNITÉ

Jos Dupuy

Il n'y croyait pas.

Pourtant je ne lui cachais pas mon exaspération. Il vivait dans un monde qui n'était pas le mien. Il m'écoutait distraitement, jusqu'à ne plus m'entendre ! Il était bien trop englouti dans les abysses de ses propres préoccupations. Au début de notre Amour je me souviens avoir pensé : « Cet homme sera ma vie. » Ce fut le cas un moment. Mais au fil des ans, je l'ai vu devenir différent, glacé, muet et inaccessible.

Cela me devint insupportable.

Je ne sais pas me satisfaire de médiocrité. « Je suis comme je suis, est-ce ma faute à moi... » Qui ne connaît pas cette merveilleuse chanson de Barbara !

Alors un matin je lui ai dit : « Enveloppée de silence, je nage à contre temps dans l'océan des maux. Je suis là sans y être. Je suis déjà ailleurs. »

Étonné, il m'a regardée sans comprendre.

C'est ainsi que j'ai pris mon envol.

J'ai fait tourner la mappemonde les yeux fermés. Ensuite j'ai posé mon index sur le globe au hasard, n'importe où. Je n'ai jamais regretté ce geste.

Aujourd'hui je vis dans un pays unique où le mot problème n'existe même pas ! Je suis là où tous les fruits sont délicieux à croquer, où les fleurs ne se fanent jamais, où les arbres gardent

indéfiniment leur feuillage. Je suis dans toutes les fragrances de l'univers. Ici rien n'est singulier. Les couleurs, les chansons, les joies se confondent et se partagent. Elles ne sont pas éphémères, elles ne se délitent pas au moindre orage. Ce n'est pas l'Éden, ce soi-disant paradis appelé terrestre, oh non ! Bien qu'il y ait des pommes, ici il n'y a pas de serpent, pas de tentation car le Bonheur est permis. Il n'y a que paix, beauté et douceur. L'air de rien je suis arrivée sur la pointe des pieds, à cœur feutré, dans une somptueuse éternité.

Et puis, je ne vieillis plus ! C'est extraordinaire, mes minutes se sont bloquées !

Si je mets le nez à ma lucarne je l'aperçois au loin, tout petit, usé et fatigué. Il me cherche partout, inlassablement ! Il s'est même faufilé dans un tunnel de nuages espérant me retrouver à la sortie ! Mais non, il est trop tard ! Il perd sa vie à m'espérer !

Tant pis pour lui ! Il faut savoir conserver le trésor que l'on possède. Sinon... Pfft !

Je suis là où il ne peut m'atteindre, je suis dans la lumière, près du soleil, à côté des étoiles filantes, sur la voie lactée, aux fins fonds des mers, dans les notes de musique, sur les tableaux des musées, au-delà des cimes, encore plus loin que l'horizon !

Et je suis MOI.
Enfin !

SUR LE CHEMIN DES AIRELLES...

Martine Gava-Massias

L'air de rien d'un grand soir
Je marche et me souviens...
Qu'avec l'eau de là,
Je lavais les ombres
Des fruits rouges de l'hiver
Sur la toile restée muette

L'air de rien
Je voyage
J'écris carte blanche Inachevée

Le passé devenu présent immobile
Des hautes terres remonte et mue
Dans le silence du temps qui passe

L'air de rien
Me perdre sur le chemin des aires
Errer sur les empreintes de fruits amers
Et laver de larmes
L'abandon des cynorhodons

L'air de rien...

Je médite dans cet abîme
Avec l'arrogance d'un rouge aquarelle

Pâles mémoires disparues.

L'« R » DE RIEN
Anne Geneviève

Une petite faute de frappe de rien du tout et j'oublie l'R de rien... Rien ne veut plus rien dire du tout !

Prenons cela au pied de la lettre, je redonne un R à rien : rien n'a plus l'air de rien ! Mine de rien et sans en avoir l'air, l'« R » est donc très précieux ?...Que me chantez-vous là ? il est irremplaçable !

Prenons l'R, juste le temps d'un soupir et, l'air de rien, oublions-le !... Dans peu de temps cet « R » va nous manquer ! Il cognera dans notre tête, deviendra un « R » lancinant, un peu comme une rengaine et nous l'exhalerons dans un dernier soupir : RRRRRR !

- Merci l' « R »
- De rien !!!

LES COULEURS SECONDAIRES
SONT DE BELLES HISTOIRES D'AMOUR

Roselyne Goerlinger

Tu m'envoies une carte postale du musée ? Pourquoi ? Pour me prouver que tu te cultives, l'air de rien. Tu es déjà assez congestionné comme ça par tes overdoses de connaissances. Par contre pour l'amour... disons que tu restes plutôt à la surface du réel ! Tu es un moteur à explosion qui pétarade. OK. Moi, je suis du genre diesel tu sais, lente au démarrage, mais je tiens la distance.

Bref, tu m'envoies une reproduction de Kandinsky : « bleu, jaune, rouge », les trois primaires, mais c'est quoi ça ? L'air de rien, tu n'as retenu que le système soustractif, n'est ce pas ?

Pourtant nous vivions pleinement dans le système additif. Toutes les irisations de l'arc-en-ciel se fédéraient en lumière blanche pour que les jours nous éblouissent. Même l'obscurité gardait des clartés effervescentes dans nos nuits dévoilées.

Bon. Tu es revenu là où tu gisais, bas, très bas, terre-à-terre, au ras des pâquerettes ; et encore ce n'est pas sympa pour les pâquerettes ! Remarque le système soustractif, ça colle, ça adhère même pour notre couple délité. Ces derniers temps ta libido adoptait des gris eau de vaisselle. Tu étais plat comme un étang un jour d'anticyclone. Ta ligne d'horizon avait des airs de marécage asséché. Tu laissais derrière toi des effluves de serpillière.

Alors OK : les trois primaires. Allusion aussi mesquine que de m'offrir la pochette de rentrée pour le CP, les trois couleurs, le blanc, le noir et un improbable pinceau qui perdra sa crinière aux premières traces.

Pourquoi n'essaies-tu pas une musicienne, plutôt que moi au corps de terrienne, aux yeux sélènes, aux élans de feu ? Tu aurais le choix : une blanche, une noire, une ronde, une croche et même, tu pourrais fonctionner en coopérative avec un triolet. Bref, tu m'envoies une carte de Kandinsky, ce n'est déjà pas si mal :

mais les trois primaires, c'est quoi ça ?

Je n'aime pas le bleu : trop commun, trop journal télévisé (toutes chaînes confondues), trop « fines rayures pour les chemises de jeunes cadres dynamiques ». Je préfère nager dans le nacré des ocelles de paon, le turquoise du martin-pêcheur. Mais tu n'ignores pas que le bleu trop éthéré me rebute. Je perds mes ancrages.

Remarque le jaune ne me satisfait pas non plus : le jaune primaire surtout, acide comme une brûlure d'amour, strident comme le cri des mouettes. Encore le jaune d'or... Les renoncules, les pissenlits, ces petites étoiles terrestres, ces paillettes champêtres... Mais tu n'ignores pas que le jaune trop aigu me blesse. J'en ai des acouphènes.

Le magenta, ce rose primaire qui a des airs de Bollywood, je m'en suis lassée. Les autres rouges, le sang, la terre, le feu, le vin ; tous ces symboles me pèsent. Le feu me consume, l'air me soûle, la terre m'enlise, l'eau m'inonde, le métal me rouille, le temps me poursuit. Mais tu n'ignores pas que le magenta trop chaud, trop chair, m'étouffe.

Tu sais très bien que je n'existe qu'en violet ! C'est vrai, cependant, je n'ai aucune modestie comme la fleur ; aucune mystique comme l'évêque ; aucune vie légumière comme l'aubergine ; aucune précieuse transparence d'améthyste ; aucune fragrance de lavande sauf celle de mon savon ; aucune mesure de la Tempérance du tarot... Je t'ai expliqué dix fois, cent fois, mille fois : cette couleur rare est une secondaire et voilà sa force. Elle est une merveilleuse histoire d'amour à laquelle tu n'as rien compris comme toujours. Les couleurs secondaires sont des histoires d'amour, des osmose totales, de parfaites féeries. L'azur et la terre, le haut et le bas, l'impalpable et le solide, tu mélanges et hop : l'équilibre, la voie du milieu, celle du chakra de la création, du yin et du yang en pleine harmonie. Mais tu n'ignores pas que je ne peux pas vivre sans violet. Chez moi, mon nid, mon antre, notre refuge, tu connais n'est ce pas ?

Mon plafond des soirées australes, mon sol sirop de cassis,

mes murs terres vineuses des gorges du Tarn, mon lit aux tons changeants d'iris barbus, de campanules et de pervenches mes coussins pivoine : toutes ces douceurs, ces moirures, ces reflets, ces iridescences de satin, de tussor, de faille, que j'ai drapés pour nous ; tu n'as pas deviné, tu es complètement passé à côté. Pourquoi tout ça ? Cet écrin est là pour enchâsser notre amour entre les jours pâles et les nuits d'encre. Bleu, jaune, rouge : c'est d'un primaire, mon pauvre, d'une banalité !

Quand tu reviendras, si tu reviens, tu verras, les quinze marches de l'entrée à l'entresol déclinent quinze nuances de pourpre le plus profond au mauve le plus tendre. Sur les murs j'ai ajouté quelques beaux emplumés qui voltigent entre glycine sucrée et volubilis exubérant. J'ai veiné la porte d'entrée qui a pris des airs de marbre cerise.

Il n'y a que l'interphone. Le concierge a refusé que je l'habille. Il paraît que la dame du troisième n'aime que le vert et le monsieur de quatrième l'orange. Il faut être tolérant. Ceci dit, ce sont deux idylles aussi extraordinaires que la mienne : le ciel et le feu, la terre et le feu. Mais tu n'ignores pas que ces situations trop incandescentes me dévorent.

Les trois primaires ? Tu n'as vraiment aucune imagination, ce qui ne m'étonne pas outre mesure. Je vais malgré tout lire ce que tu me racontes.

Chère Violette

Je viens de rencontrer Rose

Je pars avec elle

Ne m'attends pas

Adieu

Hyacinthe Leblanc

RENIER L'AIDE
Maguy Grech

L'air de rien
Rien de bien
Bienheureux
Retour au pays
Pays de Cocagne
Agnelle retrouvée
Vénus antique
Que fais-tu ce soir ?
Soirée de fous
Fous de Bassan
Sans horizon
Z'ont-ils zatisfaits
Fait l'ange ?
Ange sans ailes
Ailes dans les airs
L'air de rien
Rien n'y fait
Fait le dos rond
Ronde de nuit
Nuit sans sommeil
Meilleurs jours
Jour après jour
Jour à sourire
Rires entre amis
Mi-figue, mi-raisin
Zinzin fatiguée
Guérison assurée
Reddition sans conditions
Si on en parlait
Lait de terre séculaire
L'air de rien

BLONDEUR PÂLE
Laurette Grossmann

Les meules de foin
Disséminées dans les champs
Sont comme des moutons placides
À la blondeur pâle
Alignée sur l'herbe drue

Les machines agricoles
Besogneuses
Arpentent les chemins
Pour les rouler dans des greniers obscurs

Les premiers orages grondent
Les premières pluies
Ruissellent sur les terres tièdes
Et les premiers brouillards
Coiffent les cimes des montagnes

Ainsi l'air de rien
C'est la chaleur même de l'été
Qui s'en est allée.

SANS TITRE
Bernadette Guiard

Dirait-on que « l'air de rien » ne paie pas de mine ?
Ou bien qu'il est doté de qualités
le rendant d'un commerce agréable ?
Simple, naturel et discret « l'air de rien » traverse la vie sans faire
de vagues, sans craindre l'orage, sans allumer d'incendie,
en somme, sans débordement d'aucune sorte.
Pas d'étincelle dans son regard, ni de mystère,
encore moins de malice.
« L'air de rien » est placide. On ne peut rien en dire.
Ni en bien, ni en mal.
Pour autant, il avance, « l'air de rien », semant sur son chemin
des petits cailloux blancs. Fantaisie ? Prudence, plutôt.
« L'air de rien » ne souhaite pas se perdre
dans la jungle des biens pensants, ni celle des mauvais sujets !
Il n'est pas absent, il n'est pas présent non plus,
il est ailleurs, dans un confort qu'il s'est créé,
hors du temps qui passe, hors de l'espace.
S'est-il fait une bulle ? Une oasis ? Un refuge ?
« L'air de rien » n'a rien d'un transfuge !
L'air de rien, il a composé son propre corps de ballet.
Il ne danse pas la vie, il n'est pas non plus dansé par elle.
Il est là, sans timidité, ni apprêt, et dès qu'on l'a croisé,
son image s'efface,
absorbée et dissoute, envolée peut-être.
A-t-il existé ou vient-il juste d'être inventé telle une illusion,
un sourire à peine esquissé, une larme qui refuserait de couler,
un geste de la main réprimé ?
Je vous demande : « L'avez-vous passer ? »

L'AIR DE RIEN

Anne-Marie Harnois

l'air de rien
tu ne sens rien
tu n'entends rien
ne comprends rien

partout l'iode odieux
et autres matières
agents délétères
errent sur la terre

ode aux dieux numéraires
pauvre terrien t'es rien

radieux l'actionnaire
qui se joue des hères
fout en l'air notre ère
polluant air et aires

c'est dans l'air du temps
l'air de rien nous mine
et mine de rien
à jamais nous ruine



« Oh regarde maman, une fabrique de nuages ! »

L'AIR DE RIEN
Patrick Kara

Je suis un vieux fou
Le fou du Roi
Un vieux fou dans la vie
Ça ne rime à rien
J'ai l'air de rien
De rien

Mon dernier souffle de vie
Pour encore chanter

Je suis un vieux fou
Le fou de toi
Un vieux fou dans la vie
Ça ne ressemble à rien
J'ai l'air de rien
De rien

Mon dernier souffle de vie
Pour encore chanter
Pas pour le Roi
Ni pour toi
Chanter l'amour
Pour un enfant
Comme un air de Printemps
Ma dernière chanson
À pleins poumons
L'amour, l'amour

J'ai chanté pour le Roi
J'ai chanté pour toi

Des chansons pour rire, mine de rien
Des chansons pour vivre, mine de rien
Elle est passée ma vie
L'amour c'est du passé

Ma dernière chanson
Pour un enfant
Je suis un vieux fou
Qui ne ressemble à rien
J'ai l'air de rien
Un fou
Ma dernière chanson
Pour l'enfant
Le faire voyager
Le faire rêver
Au présent
Dernière chanson
Un air de rien
Un air pour rien
Pour être comme un Roi
Être encore avec toi

Le dernier souffle de vie
L'air de rien, de rien, de rien.

RETOURNEMENTS

Geneviève Lacombe

L'air des temps corrompus fait fermer les usines ;
Un temps de chien partout détruit les libertés.
Chien' de vies, vies de rien, les pauvres sont légion.
L'air de rien, c'est la nuit qui noircit l'horizon.

1. Hollande avait promis de séparer les banques :
Les dépôts d'un côté, et les affaires ailleurs...
Sa diatribe était forte, sa volonté sans faille ;
L'air du temps l'a réduite en simple feu de paille.

2. Temps de chien au Mali ; au Nord, les djihadistes
Chass' 100 000 personnes vers les pays voisins.
À Tunis, le leader d'la gauche radicale
Vient d'être assassiné... Le printemps est si loin...

3. Dans les années soixante, « sans culott' du Concile »,
Un certain Ratzinger guidait « Vatican II » ;
Mais – pape –, Benoît XVI, chien de garde de l'ordre
Renia sans scrupul' tous ses engagements.

4. Dans les rues, dans le froid, les assoc' solidaires
Se saignent aux quatre veines pour donner à manger.
Chienn' de vie qui affame des familles entières
Et engraisse ceux qui vend' leurs lasagnes – au baudet –.

5. Plus facil' de parler d'un acteur qui se barre,
De Sarko, de Benoît et de Berlusconi
Que de ces vies « de rien », de soucis, de galères
Qui sont, pour des milliers le lot du quotidien.

6. Des valvulopathies de Servier – Médiateur
Aux morts contraceptives des pilules Bayer,
L'air de rien, les labos jettent sur le marché
Le faux ; et les lobbies amassent les louis d'or.

7. L'air de rien, Spanghero change les étiquettes ;
Marine est tout sourire ; les banques trop choyées,
Manipulant les fils de pâles marionnettes,
Se cach' derrière les crises qu'elles ont déclenchées.

8. Les promesses d'hier ont fait fondre la neige,
Et dans la boue s'enlisent les chants des lendemains.
En traquant l'immigré, en cajolant la banque,
La gauche se distord, l'air de rien, et nous ment.

9. Ce soir, le monde pleur', car Hessel l'a quitté ;
L'air de rien, calmement, il a toujours lutté
Pour un monde meilleur, sans jamais renier
Ses choix de Résistant, malgré le poids du temps.

10. « Indignez-vous », dit-il ; mais, ça ne suffit pas !
Résistez, battez-vous ; il faut vivre autrement,
Aider les sans-papiers, rendre à chacun ses droits,
Pour qu'enfin, l'air de rien, reviennent les printemps.

Geneviève Lacombe ; Sources : Politis (1 et 2), Marianne (3 : Alain Rémond, et 6), Libération (9 et 10), 15 – 28 février 2013

Stéphane Hessel est mort dans la nuit du 26 au 27 février 2013 ; « Indignez-vous » est paru en 2010.

« Le grand retournement » est le titre d'un film de Gérard Mordillat (2012) - en alexandrins -, inspiré de la pièce de Frédéric Lordon, membre du collectif des « Économistes atterrés ».

L'AIR DE RIEN
Nadine Larqué

Mél est un cocker couleur caramel. D'où le nom qu'il porte en raccourci.

Il partage mon quotidien depuis bientôt cinq ans.

Ses yeux noisette, son pelage doré, ses pattes puissantes et poilues et ses grognements rauques, l'apparentent de très loin au roi de la savane.

Malgré son caractère particulier, et bien qu'il pense sans doute de même du mien, nous nous sommes adaptés l'un à l'autre en préservant, tant que faire se peut, nos espaces respectifs.

Il est cependant des interdits auxquels l'animal se plie de mauvais gré.

Le superbe canapé de cuir noir, qui trône dans le salon et dont le moelleux des coussins est une qualité qui justifiait son prix, est une tentation à laquelle il a du mal à renoncer.

Pour parer au déplaisir de le voir s'y vautrer dès que j'ai le dos tourné, je renverse trois chaises en guise de rempart qui l'empêchent de grimper.

Tête basse, l'échine courbée et le regard accusateur il retourne alors sur son tapis en maudissant mon égoïsme.

L'autre guerre de territoire est celle de l'escalier.

Tous les soirs, cette bouche béante aux marches abruptes avale sa maîtresse pour ne la lui restituer qu'au petit matin. Cette montée mène à l'étage où se trouve ma chambre. Cet accès lui est bien évidemment défendu.

Son flair lui fait cependant soupçonner qu'il y a là haut un autre confort dont il est privé.

Faisant fi de mes interdictions, il se rebelle et désobéit.

Il le fait cependant avec maintes précautions, dosant son délit comme s'il suivait les prescriptions d'un homéopathe. D'abord une marche, puis deux... le jour suivant la troisième et ainsi de suite

jusqu'au sommet. Cette ascension lui coûte bien une semaine de feintes.

Pour l'y surprendre, il me faut user de ruses de sioux car dès qu'il perçoit le moindre mouvement, le fourbe se précipite en bas de l'escalier où il m'attend sagement en remuant la queue. Je sais bien que les jours suivants, il reprendra ses tentatives. Une marche, puis deux... Si je descends pieds nus, la chaleur de son corps conservée par le carrelage m'indique jusqu'où il s'est risqué.

Avec ou sans laisser passer, mon compagnon à quatre pattes s'attribue le droit de monter et avec moult ténacité. Il pense sans doute venir à bout de ma volonté. Sans y paraître il essaie chaque jour de m'en persuader.

Malgré ses travers, j'aime cet animal pour l'amour inconditionnel qu'il voue à ma personne. Il me protège et je fais de même.

Le fils de mes nouveaux voisins qui n'est pas plus haut que trois pommes à genoux a la fâcheuse habitude de lui jeter des cailloux, ce qui a pour effet dès son approche de rendre le chien furieux.

« Un jour, il te croquera les fesses. » ai-je averti sur un ton de reproche.

« Pff ! Même pas peur ! » m'a répondu l'effronté sur un air de défi.

« Tu as tort mon bonhomme ! Il peut être féroce. Là, il n'a l'air de rien. Il faisait chaud et je l'ai tondu. Attends un peu que ne lui repousse sa crinière ! »

Parfois désirs et réalité se confondent.

Pendant que Mél essaie de me convaincre qu'il peut régner sur mon mobilier, je le prétends roi de lointaines contrées. Deux interprétations bien distinctes selon l'angle de vision. Qui gagnera ? Le toutou de salon ou le fauve sauvage ? Avoir l'air n'est en définitive que faire semblant. Alors, vaut-il mieux être ou bien paraître ? Là est la question.

IL PLEUT, BERGÈRE !

Catherine Lautier

L'air de rien, cette année, l'été a refusé d'arriver, le soleil de se lever, les étoiles de briller. C'est la révolte générale qu'on n'avait pas prévue. L'invasion des nuages gris. Cela semblait acquis depuis des siècles ; on se disait souvent : demain est un autre jour, le soleil brillera à nouveau ! mais là, le doute s'installe... Et si l'été ne revenait jamais ?

Le déluge s'abat depuis l'hiver. Le printemps n'a pu surgir qu'en pointillés... Six jours de soleil total en trois mois ! Et maintenant, le soleil continue à se cacher. Les abeilles se font tirer l'oreille pour aller polliniser les fleurs. Elles n'aiment pas l'eau qui les alourdit et empêche les fleurs de développer leur parfum. Y aura-t-il des fruits à manger cette année ? Tout le monde s'interroge, se sent morose.

Tout le monde sauf Petit Puck. Lui, il guette chaque jour le lever du soleil – ou du moins la vue de sa lumière – et chaque jour où le soleil paraît lui semble une grande victoire, une joie de la nature. Cette joie, il la partage – comme tous ses jeux – avec Eva, la petite dernière des fermiers d'à côté.

Eva est une fille étrange. Toute fluette et menue au milieu d'une famille de gros mangeurs. On l'appelle « la pitchouno », « l'aganit » ou « l'estélou »... des mots du terroir, affectueux, pour parler d'un petit bout de fille maigrelette à l'appétit solide. Maigrelette, fluette, oui... mais aussi rêveuse, imaginative, agile comme un singe et heureuse de vivre.

Le rêve de la fillette qui aime tant contempler le ciel, couchée dans l'herbe, sur le dos, ou suspendue à une branche, la tête à l'envers tel un cochon pendu, serait de marcher sur les nuages, comme dans un pâturage céleste...

Elle est tellement légère qu'elle pense avoir des chances d'y arriver. Et en ce moment, tout le monde aurait besoin d'un domp-

teur de nuages pour les éloigner et les guider vers les gens qui ont besoin d'eux, de leur ombre et de leur eau.

Alors les deux enfants complotent. Il suffirait de monter en haut du Cagire, le sommet qui culmine au fond de la vallée. Ils en connaissent bien les chemins pour avoir plusieurs fois accompagné les moutons de leurs fermes pour la transhumance. De là, Eva pourrait essayer de grimper sur un nuage, voir ce que ça fait et, pourquoi pas, l'apprivoiser et le guider là où il faut.

Et donc un matin tout gris, – comme tous les matins en ce moment – les voilà qui partent avec leurs provisions pour atteindre le haut de la montagne. En fin de matinée, ils sont arrivés. Eva est émerveillée : les nuages entourent le sommet. Cela va rendre possible son rêve le plus fou. Doucement, elle pose un pied sur son premier nuage. Doux et mouillé, curieuse sensation. Petit Puck est inquiet pour elle. Il n'y croit pas trop, il pense qu'Eva va trouer le nuage, passer au travers et retomber par terre. Mais Eva « l'estélou » est si légère et si douce que le nuage la porte, et celui d'après aussi, et l'autre encore... Eva rit, heureuse. Elle cueille un petit bout de nuage et l'essore au-dessus de sa bouche : une eau fraîche s'en écoule, qui étanche sa soif. C'est merveilleux, elle a réussi ! Saura-t-elle aller plus loin ? Guider les nuages comme elle sait guider des moutons ?

Puck n'ose pas la rejoindre. Il est lourd et ses pieds écrasent le nuage, ou passent au travers. Seule Eva est capable de surfer sur ces gros moutons gris. Alors, elle lui fait signe : « Je vais essayer de les amener plus loin, comme ça le beau temps reviendra ! » Et c'est ce qu'elle fait. La voilà devenue bergère des nuages.

Elle les guide comme des moutons, avec son bâton de marche, et ils filent doux. Très doux. Sauf les noirs, quand ils s'électrifient. Mais Eva apprend à les contourner et les laisse se percer pour décharger leur trop-plein d'énergie. Elle observe tous les nuages, leurs manies, leur résistance. Il y a les filandreux, dangereux, les moutonneux qui se collent entre eux, les cristallisés crissant sous les pieds et les moelleux dans lesquels on peut prendre un bain...

Et la voilà qui vit là-haut, dans son bleu pâturage. Les saisons sont revenues, les gens ont retrouvé le sourire. De temps en temps, elle accoste sur une montagne, afin de se ravitailler puis elle repart, sereine. Quand Petit Puck et ses parents commencent à trop lui manquer, elle revient au Cagire, avec son troupeau. Ses nuages font une halte pendant qu'elle retourne chez elle faire le plein de tout ce qu'une famille peut apporter à une fillette comme elle. Elle retrouve Petit Puck et ses jeux dans les prés. Elle s'informe aussi des endroits où elle peut mener son troupeau afin d'étancher la soif des êtres vivants.

Quand elle se sent prête, elle repart, heureuse de retrouver le doux chatouillis des nuages sous ses pieds, et la vue du monde si incroyablement belle, d'en haut, au milieu des aigles et des avions...

Peut-être un jour, assis dans votre airbus, la croiserez-vous, sautillant de nuage en nuage, et elle vous adressera alors un clin d'œil, comme ça, l'air de rien...

L'AIR DE RIEN
Jean-Loup Lazayres

L'air de rien
J'ai posé ma main
Sur ton sein
Et nos lendemains
Sont allés sur le chemin.

De sentiers en sentiers
Nous avons été entiers
Sur les pentes de nos moitiés
Enfin réconciliées.

Le ciel s'est offert
À nos rêves d'hier
À notre douce mer
Guérissant nos douleurs amères.

Le velours de nos corps
S'est fondu dans nos décors
Telle une petite mort
Mais pour Nous de l'Or.

Puis le vent l'air de rien
A couché sur le déclin
Quelques brins
De nos destins.

Ta main m'a quitté
Comme elle m'avait aimé
L'air de rien
De moi tu n'as plus faim.

UN RAT DANS LA GORGE

Corinne Lemarigner

Sur l'air de Rien, le meilleur et le pire caressent et raclent notre terre en permanence ; je préviens : écrire, plus lourd que l'air, pour ne pas vomir ; créer pour résister et espérer ;

Sur ARTE, on apprend qu'Unilever, breveté par Rain Forrest, accapare des hectares près de Nairobi, pour remplir nos théières et tolère le harcèlement ordinaire des pauvres ramasseuses ;

Au nom de la Terre, Pierre Rabhi reverdit le désert au Burkina et l'Ardèche en France en charriant de la merde en brouette ;

Hélas, les fruits du commerce Havelaar sont ramassés par des cueilleurs migrants, sans passeport, de Port-au-Prince ;

Sourire : des urbains s'organisent pour s'approvisionner auprès des producteurs de proximité ;

Des couturières au regard bridé, au salaire de misère, s'écroulent par la chaleur et les repas trop rares ; parfois les murs s'écrasent sur ces pauvres pressés de livrer nos Leclerc ou Carrefour en T-shirt pas chers ;

Dans des ressourceries, on partage nos armoires et nos placards pleins à ras bord avec nos congénères écœurés ou appauvris ;

Il paraît qu'il est des fraises bien rouges, et peut-être naturelles, ramassées par des Roumaines saisonnières, emprisonnées derrière des barbelés, près de Madrid ;

Il est en Europe des trentenaires à l'esprit clairvoyant qui mesurent les ravages et trouvent des remèdes : lenteur, coopération, nature, art, théâtre de rue ou rural ;

Les gens d'affaires américains et leurs compères européens préparent en secret des accords qui nous obligeront à vendre nos trésors ou brader nos solidarités ;

Des woofeurs se rendent de ferme en ferme pour appren-

dre à construire un abri aux brebis ou comment entretenir quelques ares de permaculture ;

Des cadres cravatés de l'industrie française remplissent les ministères pour forcer les portes de la fracturation gazière ;

Des ingénieurs réveillés montrent en province, au cours de conférences le parcours pour sortir du nucléaire ;

Les firmes semencières rançonnent les agriculteurs et les sauveurs de graines pour leur fait subir des procès ;

Des résistants partout ressèment les graines rares et rustiques ;

Au mépris des travailleurs, sous des serres au kilomètre hors-sol, on répand des engrais sur des courgettes qui concurrencent « librement » les courges normales de nos maraîchers ;

Des mariages, des concerts, des repas assurent dans nos quartiers grisâtres la rencontre des cultures ;

Mais la misère grouille encore dans les barres et la rancœur réveille des laideurs vulgaires, des rejets et des peurs, des relents de races supérieures ;

En Amérique ibérique, après tant de torture, les prolétaires incas respirent et espèrent ;

Le printemps a surgi dans le marasme arabe ; la colère déborde ; alors les décideurs virent les dictateurs ; les militaires pourront toujours traire les richesses et faire taire les Arabes entravés ;

En France, pour faire rendre gorge aux profiteurs, on rêve de Robespierre, l'air de Rien.

FLEURS D'EAU
Marinette Louge-Soulé

L'air de rien
Des saules aux nénuphars
les bouquets d'ajoncs
fous
se rebiffent.
Posée
dans ton lit
de sable et d'eau
la fleur éclôt
étoile
sur ta feuille palette.

L'air de rien
La richesse
du tableau évoque un poème
chantant
le jardin de Giverny
aux couleurs
d'argent
de cuivre
et d'or.

L'air de rien
La grenouille
vocalises enrouées
culbute dans le flot.
– La libellule
libertaire
ajuste sa danse
au miroir sans tain.

L'air de rien
Sur l'estacade
voltige un parfum...

« La couleur du bonheur »

AÉRIEN
Jacqueline Lubin

Le souffle de l'invisible
Caresse dans un silence infini
Le souvenir d'un désir

Je marche sur le vide
Avec envie
Tel le funambule sur un rai de lumière

Je frémis dans le vent
Enveloppé du calme
D'une mélodie silencieuse

Ce chant de ton absence
Ouvre un passage
Vers la mémoire d'un voyage

Mon pied trébuche
Sur l'errance
D'un ange

L'oiseau de feu
Libre depuis peu
Vibre dans le bleu

Ce rien dans l'air
À la frontière du rêve
Comme un mystère

UN MEURTRE RESTE UN MEURTRE...
MÊME S'IL FAIT BEAU DEPUIS...

Ariane Lumen

Soudain un énorme grondement venait troubler la tranquillité de la place principale de ce village. Les vieux et les jamais vieilles aimaient à se réunir ici à la fraîche, sous les platanes. Ils levaient alors un peu la tête, mais nulle trace d'un orage ne décorait le ciel. Puis le silence était revenu. Les conversations mises en veille un court instant sur les aléas du temps qu'il faisait reprenaient, la sécheresse qui durait maintenant depuis des semaines, des mois, et la menace du manque d'eau, une récolte fortement compromise et que sans doute le prochain hiver s'annoncerait dur. Ils interrompaient encore une fois les débats en voyant arriver un groupe de jeunes filles en rang par deux, un peu pleureuses sous les platanes de la place. Un léger souffle du vent fripon soulevait un peu les jupons, allumait le regard des vieux, et provoquait des remarques presque haineuses des jamais vieilles, qui de leur temps ne se seraient pas permises de se promener presque toute nue... Y ajoutant dans la foulée la mémoire de feu leurs pauvres pères, dont le bon Dieu là-haut possédait forcément les âmes. Ils reposaient tous au cimetière juste à côté de l'église. Quelques-uns avaient leur nom gravé sur le monument aux morts... ces héros, fils de famille, morts pour la patrie dans parfois des guerres lointaines, mais on n'en parlait guère.

Étrange... un cri strident venant de derrière la colline boisée faisait froncer les sourcils, et tous levaient encore une fois de plus un peu la tête. Un cri de détresse, comme un signal que l'on reconnaissait à son pouvoir à inquiéter les gens, faisant battre les cœurs fragilisés des jamais vieilles qui peut-être n'en avaient pas encore vu d'autres. Un vieil homme avec sur sa tête une casquette de marin, un moustachu aux yeux clairs se mit à parler avec une voix tremblante. Il disait savoir celle qui criait là-haut, à l'orée du

bois. Il y rôderait une fée, comme une princesse, dans une magnifique robe blanche, celle que l'on ne met que les dimanches pour aller à la messe ou aller danser une fois la nuit venue. Elle était toujours accompagnée par un joyeux vol d'oiseaux qui lui servait de chorale quand elle se mettait à chanter. Et quand elle chantait tout le monde se taisait, on écoutait. Elle marchait comme une gazelle dans des champs de blé aussi blonds que ses longs cheveux flottant au gré des vents, comme ces drapeaux qui ornent les bateaux qui passent au large pas très loin d'ici.

Mais il y avait aussi un chevalier, venu d'on ne sait où. Beau, fort, grand et mince, il montait un cheval blanc, un cheval avec des ailes. C'était sûrement un prince avec dans sa bouche des dents en or et quand on l'entendait rire le ciel s'éclaircissait. Les nuages devenaient alors des temples avec des arcs en argent, le ciel bleu azur, son royaume. Il chassait les orages qu'il savait faire fuir et il savait construire un arc-en-ciel. Avec les éclats de ses dents forts comme des rayons brûlants il était capable de fendre les roches de granit, tout comme le soleil qui lui aussi peut tuer. Il avait le pouvoir de faire pleuvoir et remplissait ainsi les lacs et les rivières. Les oiseaux se taisaient alors, tant il en imposait.

Et quand le chevalier a rencontré la fée il l'a amenée sur son cheval blanc pour lui faire connaître le septième ciel, qui existe bel et bien. Il ne lui avait pas demandé son avis, et de toute façon elle n'avait rien demandé, seuls les oiseaux réussissaient à les accompagner vers ce jardin de luxure, au paradis du vent au souffle chaud.

Puis encore un cri venait troubler le calme de cette place entourée de maisons aux vieilles pierres, qui elles, si elles pouvaient parler, vous en raconteraient bien d'autres encore. Un cri atroce, le boulanger sortant de derrière son four pour se mettre sur le pas de la porte de sa boutique, le garçon de café qui soudainement cessait de servir les quatre touristes qui traînaient encore sur la terrasse de son bistrot. Et tous ont levé la tête. Quelque chose de grave venait d'avoir lieu.

On ne parlait plus, un silence de mort s'était installé. Comme

un calme avant la tempête qui ici n'est pas rare. Mais c'était bien plus inquiétant que cela. Les vieux se regardaient en pensant qu'il fallait faire quelque chose. Aucune des jamais vieilles n'osait donner son avis... Leur instinct supposé maternel commandait de se taire devant la situation que l'on savait déjà grave. On en devinait l'horreur mais cela ne se disait pas.

Trois vieillards se sont alors levés, et ils marchaient à pas lents et prudents vers le bois, sous la conduite de l'homme à la casquette de marin, à la moustache tremblante et aux yeux clairs avec des larmes aux yeux. Et quand ils arrivaient à l'orée du bois, ils y trouvaient étendu dans l'herbe ce magnifique chevalier, son corps inanimé à côté de son cheval blanc qui lui, prit son envol vers l'au-delà, drapé de la robe blanche de la gazelle tachée de rouge sang.

Les hommes restaient silencieux devant l'effroyable spectacle qui se dessinait devant eux. À la place de la tête du chevalier il y avait un énorme trou d'où coulait le sang qu'ils savaient si noble. Ils levaient dans leur désespoir la tête et contemplaient le ciel un peu menaçant maintenant. Que pouvaient-ils faire devant un désastre aussi atroce ?

Ils retournaient tête basse vers leur village, ne disaient mot à personne et encore moins aux jamais vieilles, qui d'ailleurs ne posaient aucune question... Elles avaient tout compris et ce n'était pas le moment de poser des questions. Au loin on entendait encore les pleurs de la fée, ou était-ce elle aussi une princesse ?

Et ce soir-là un grand orage est arrivé, le chevalier en colère, déchirait le ciel avec ses éclairs de toutes les couleurs, mettant ainsi le feu aux bois et les broussailles, prouvant en même temps qu'une autre vie, ailleurs, existe ! Était-ce une punition ?

Mais l'air de rien, depuis il fait beau par ici... et un meurtre reste un meurtre, même quand brille le soleil. Parfois on entend pleurer. On ne le sait pas vraiment. Depuis longtemps maintenant on n'entend plus chanter les oiseaux. Il reste juste encore un peu de bruit qui vient de la mer, et le souffle du vent glacial.

JUSTE LÀ
Taïga Martin

Quand tu ouvriras les yeux je serai là,
Immobile dans la lumière du soir.

Ton visage s'illumine. Tu es heureuse.
J'aime te regarder légère et souple.
L'atmosphère poudrée scintille
En longs traits transparents
Transperçant ton mystère.

Quand tu ouvriras les yeux je serai là,
Immobile dans la nuit.

J'aime ce silence reposant.
Je veille.
Tu es là,
C'est le plus important.

Quand tu ouvriras les yeux je serai là,
Immobile dans l'aube.

La lumière frôle ta main endormie
D'avoir écrit toute la nuit.
Je te regarde et...
L'aube, soie sensuelle glisse et s'étend,
T'étreignant.

Quand j'ai ouvert les yeux tu étais là.
Immobile me regardant.

L'AIR DE RIEN
Isabelle Milosevic Colin

L'air de rien
Je suis invisible,
L'air de rien
Je déambule dans les rues tortueuses, silencieuses de la ville
L'air de rien
Je vois, je ris, je vis, je pleure
L'air de rien
J'ai envie d'être.
L'air de rien
Je marche, je bouge, je saute, me tortille
Je deviens.
L'air de rien
Je me colle à toi
Mais tu ne me sens pas
Alors l'air de rien
Je me faufile dans ce magasin aux bras grands ouverts
L'air de rien
J'enfile une robe rouge écarlate aguichante
L'air de rien
Je veux te plaire
L'air de rien
Je me colle à toi
Me vois-tu ?
L'air de rien
Rien déprimant
L'air de rien
Je repars bougonne
Pas cadencés, accélérés
Je te suis
L'air de rien

Je continue mes emplettes
Une paire d'escarpins
Des bijoux me parent
Boucles, collier, bracelets,
Rien n'est oublié
Une seule pensée, appartenir à mon bien aimé !
L'air de rien
Je me colle à toi
Je souffle à ton oreille : je t'aime !
L'air de rien
Tu continues ton chemin
Sans avoir l'air de rien
L'air de rien, Je fonds
JE NE SUIS VRAIMENT RIEN !

LOVER'S ROOM
Miss Paramount

Je ferme le coffre de ma petite voiture. Je pars pour quelques jours destination nulle part. Pour me changer les idées, c'est dit. En route ! Mon petit bolide avale des kilomètres de bitume ! Le paysage défile rapidement sous mes yeux jusqu'au bâtiment blanc tout au bout de la rue des pins. Je me gare sur le parking.

Après quelques détails administratifs réglés avec la demoiselle brune de l'accueil, je me vois confier les clés de ma chambre. Sur la gauche, tout au fond du couloir, l'escalier. Premier étage, dernière porte à droite ! Même là, je serai capable de me perdre !

Je pousse le sésame, ouverture sur mes courtes vacances. J'entre dans une minuscule pièce décorée avec goût, des tons de rouges flamboyants. Adossée au bureau, une chaise en bois clair capitonnée rouge uni. Un lit single recouvert d'un jeté soyeux et assorti. Je dépose ma valise. La baie vitrée m'offre une vue imprenablement magnifique. Des maisons typiques, régionales au premier plan. Plus loin, ma plage blonde et l'océan déchaîné. Horizon bleu ciel.

J'ouvre la grande fenêtre. Je pénètre sur le balcon. Je remplis les poumons de l'air iodé et des parfums de bruyères fleuries mauves, de citronniers en fleur plastique blanc et des hibiscus rose fuchsia. Des enfants jouent dans la piscine.

Un brin de toilette plus loin. Un rafraîchissement, sur la terrasse, plus tard. Je descends l'escalier colimaçon vers la salle à manger. Dotée d'une baie vitrée tout le long, elle permet d'admirer l'océan tout en dégustant nos repas.

Le maître d'hôtel me demande si j'accepterais de partager mon espace-repas. Il m'explique que puisque toutes les chambres sont occupées, il a pour consigne de proposer aux personnes seules, avec leur accord bien sûr, de déjeuner avec une autre personne. Que cela permet de faire connaissance... Bien que très

timide, et quelque peu effrayée par cette proposition, je m'entends dire « oui, pourquoi pas ». Ma peau rougit écarlate par ma réponse. Je prends place. La salle se remplit. La place en face de moi reste vide ; je dînerai seule ce soir.

Le lendemain, ma promenade, errance, me guide vers les falaises. Je décide d'emprunter le sentier, vers cette petite plage, tout en bas, crique déserte. J'étale ma grande serviette de plage sur le sable chaud. Je m'installe. Farniente. Lecture. Baignade. La journée s'effiloche ainsi. Bientôt, la déclinaison du soleil me rappelle qu'il faut rejoindre l'hôtel.

Mon teint est quelque peu rougi par les caresses de l'étoile solaire. Je me dirige vers « notre » table. Il est 20 heures précises, quand un monsieur s'avance. Il est de taille moyenne. Il est mince. Svelte. Il est brun, cheveux courts. Visage harmonieux. Ses yeux sont camouflés derrière des lunettes noires. Il porte un T-shirt marin rayé bleu, un pantacourt de la même couleur, des sandales marron aux pieds. Simple et raffiné. Élégant. Il me sourit « Bonsoir. Enchanté ! »

Mon intimidation prend le dessus. Mon cœur bat la chamade. C'est un homme qui partagera mon espace-repas. C'est un homme très beau, séduisant, avec une pointe de charme non négligeable qui partagera mon espace-repas ! Mon regard oublie la baie vitrée, l'océan. Mes yeux se posent sur lui. Je lui souris « Bonsoir. Enchantée ! »

Sa voix est douce. Il a juste dit deux mots, je sais. Il accapare mes yeux et mes oreilles. Mais que m'arrive-t-il ? Il y a cinq minutes, j'ignorai son existence ! Enchantée, le mot est faible. Ravie de faire votre connaissance, c'est cela qu'on dit. Et comment ravie ! Il dégage une incroyable beauté. Esthétique de la perfection. Ne pas s'arrêter au physique.

Plus tard nous entamons une conversation banale, nos présentations respectives. Comme moi, il est venu se reposer quelques jours avant de reprendre son travail. Il aime bien cet endroit, l'océan. Nous nous découvrons des goûts communs que nous continuons d'échanger sur la terrasse autour d'une infusion diges-

tive. Nous terminons notre soirée par une petite promenade vers la plage proche. Et rejoignons nos chambres respectives. « Bonne nuit ! » Promettons de nous retrouver demain dès le petit déjeuner. Le rendez-vous est pris à 9 heures L'emploi du temps de la journée reste inconnu.

Tous les jours suivants, sans exception, nous nous retrouvons. Passons nos journées ensemble.

Une promenade improvisée, marchons sur la plage, les pieds nus dans l'eau. Les vagues nous lèchent doucement les jambes. Plus tard, assis sur les rochers, nos yeux fixent l'horizon bleu. Lui tout près de moi. Moi contre lui. L'air marin se mêle à son odeur masculine agréable, suave. Je suis bien.

Toutes les journées durant, étions inséparables.

Cet après-midi, le sable fin sous nos pieds. La plage, notre lieu favori. Un vent fort se lève. Le temps menaçant se change en une pluie drue averse. Nous courons vers la petite grotte creusée dans la roche grise. Je frissonne. Tu protèges mes épaules nues avec ta veste noire. Je sens tes mains masser vigoureusement, frictionner mon dos, mes bras pour chasser le froid qui transit mon corps. Ton bras reste là, à m'enlacer. Les éclairs transpercent le ciel sombre. L'orage gronde. Ton bras rassurant, ta voix évanouissent, pulvérisent mes angoisses. Nos mains se touchent. Nos visages se rapprochent. Nos lèvres... Des baisers volés, repris échangés. Pas vraiment des amants. Plutôt complices.

Nous rentrons. Un baiser discret. Je suis maintenant dans ma chambre, seule et heureuse. La baie ouverte, allongée sur mon lit, j'écoute les bruits alentours. Des vagues viennent s'écraser sur les rochers. J'aime particulièrement aussi quand tu envahis mon esprit.

Et puis, demain. Sans explication. Sans nouvelles. Je me retrouve, solitaire, face à mon thé et mes tartines beurrées du matin. Le vide, béant, intersidéral. Sidérée.

Inquiète. Je cours, frappe à la porte de ta chambre. Rien. Je t'appelle. Rien. Totale incompréhension. Avant de retourner dans ma chambre, je questionne les gens autour de moi. Les person-

nes sur mon chemin ? Interrogations. Investigation. Personne ne t'a vu. Personne ne t'a aperçu. Ton visage, toi que je décris ne semble rien dire à personne. Rien. Personne ne te reconnaît. Personne, personne... Personne ?

Ai-je donc rêvé ?

Triste. Je m'assieds sur le petit mur de pierre qui borde la plage. Je reste là, immobile. J'oublie le temps ? J'oublie les bruits. J'oublie le paysage. J'oublie l'ambiance. J'oublie tout sauf toi. Une vive douleur insoutenable vient piquer mon cœur meurtri, blessé. Une larme perle sur ma joue ? La brise ne parvient pas à la sécher. Je ne sais combien de temps je suis restée à cet endroit. Me voilà amputée de toi. Une partie de moi s'abîme, s'efface en silence. Demain je retourne chez moi. Avec, dans ma tête, des souvenirs qui m'appartiennent.

Rien sauf toi ne parvient à occuper mes pensées. Lorsque j'entends le froissement d'un papier glissé sous la porte. Aperçois une enveloppe blanche sur le sol de ma chambre. Je me baisse pour la ramasser. Je retire le papier. Déplie le mot. L'encre noire dévoile son secret.

Je lis ce que tu as écrit : Serais-tu prête à vivre avec moi ? Comme ça. L'air de rien.

Égarement. Hébétude. Je me précipite vers la porte. Tu es là devant moi. Ton sourire. Mes pleurs. Nos bras s'entrouvrent pour nous étreindre tendrement. Nos cheveux se mêlent. Nos bouches se croisent. Tout quitter. Te suivre. De suite...

Rendors-moi.

Quand on se voit courir sous les pluies.

PARFOIS LES CHOSES

Sylvie Morais

C'est fou comme parfois les choses remontent, en désordre. Heureusement nous mettons du corps dans nos histoires. Heureusement car parfois, nous serions tellement perdus.

Elle peut dire en tout cas de son parcours qu'il y a eu un commencement. Elle se souvient, elle venait tout juste d'arriver. Et le voyage signifiait bien évidemment pour elle une très grande perte : elle était là pour rester. Et puis, il est venu lui parler. C'est pour la cause du livre qu'il lui disait. Elle le regardait à peine. Du reste son image est encore un peu floue. Mais sa voix, sa voix était lente et douce et ça, ça lui suffisait. Tout doucement comme elle lui était apparue, sa voix disparaissait, devenait presque inaudible. Elle appelait à un rapprochement. Mais lui, ne pouvait pas en dire beaucoup plus, il avait un **secret**. Elle se souvient, tout a commencé avec un secret. Le secret de Jane. Plus tard, beaucoup plus tard, elle a pensé que Jane c'était bien elle. Mais pour l'heure, Jane était là, présente, suffisamment ouverte pour qu'elle puisse l'habiter d'un secret. Et ça, un moment comme celui-là, cela suffit pour se refaire une vie.

On a beau vouloir refaire, se refaire, et pour peu ce que ce soit sa vie entière que l'on porte en atelier sur le chevalet, nos racines ne l'entendent pas de cette façon. Elles ne se laissent pas oublier si facilement nos racines. Elles remontent comme la sève d'un arbre, incisives, cassantes et profondes elles s'inscrivent. **L'arbre** est venu en son temps marquer en creux la disparition de son père. Et la lumière devenait de plus en plus fragile, absente presque. Séparée, morcelée, Jane avait bien tenté de se rassembler, de lier en elle les morceaux éparpillés que son père avait laissés. Mais rien n'y faisait. Ni les mots, ni même les dessins. La

tâche devenait trop difficile. À la fin les longs volets de bois vieillis se sont refermés. Et ils tarderont à s'ouvrir. Hier encore, malgré les chaleurs de l'été, Jane ne s'attardait pas à la fenêtre. Pourvu que demain, il y ait du vent.

Absorbée dans l'ombre des longues nuits d'été, il ne lui en fallait pas plus pour alimenter sa colère. Des **frontières(s)**, Jane en avait fait son affaire. Mensonge, mépris, méfiance, elle conjuguait sa fureur à qui voulait l'entendre, les poings fermés. Toutes les frontières sont douloureuses. Toutes, elle le tenait pour dit. Ce n'est pas que nous ayons à traverser les frontières pour s'apaiser, non. Il suffirait seulement, et pour autant que cela puisse être délicatement possible, qu'on les comprenne. Juste un peu. Il suffirait de saisir de l'intérieur le lieu exact, cet endroit précis où notre frontière touche celle de l'autre, au corps de l'autre. Qu'est-ce que je vois de toi lorsque tu me regardes ? Et toi, de moi, qu'est-ce que tu vois ? Dis-moi ! Ce regard vide de l'autre sur elle et le sien tout aussi démunis, c'était inévitablement ça sa frontière. Elle ne se voyait pas dans le regard de l'autre. Et elle ne se reconnaissait pas et lui non plus. Elle ne savait pas qui elle était. Elle ne le savait plus. Aidez-moi disait-elle à tout venant. Et il entendait. Mais il ne la voyait pas. Il ne pouvait pas voir. Parfois même, les jours du pire, on lui disait de se taire. « Il est bien beau ton accent mais il faut dire océan ». Qu'est-ce qui lui a manqué d'accueil à Jane, de cet accueil qui ouvre les fenêtres, qui se prend du dedans la mer à perte de vue !

Mais Jane a eu son jour de bonheur. Ce jour où son regard avait croisé celui d'un autre. Une autre. Une autre qui tout comme elle avait fermé les volets de son père. Cela s'était passé le même jour ou presque, Jane avait croisé le regard d'une autre, qui le même jour ou à peu près, lorsque l'été arrive flamboyant, inonde sa lumière, « *au nom du père* ».

Elle le savait, tout de son **chemin** était à faire. C'est dire le

chantier. Il ne suffisait pas d'emprunter la route ou de s'inscrire sur des sentiers battus, non. C'est le chemin lui-même qui était à inventer. Dans l'obscurité, littéralement, elle devait inventer un chemin. Exactement comme lorsque dans la noirceur, on met sa main devant soi et du plus loin que l'on puisse tendre le bras et sentir l'obstacle, on risque l'espace où l'on met son pied. Elle avançait aveuglément dans la brume à peine perceptible des changements de saison de ce pays-là. Faire son chemin, et toucher le sens de ces mots. Mais ce chemin-là, Jane ne pouvait pas le faire toute seule. Pas encore du moins. De ça elle en a la certitude aujourd'hui, elle n'aurait pas pu. Mais comme elle a eu son jour de joie. Elle se souviendra toujours de cette chance ou ce bonheur d'avoir croisé cette autre comme elle au jour de l'été. Chance ? Peut-être pas, mais bonheur oui, c'est sûr. Mais ça, Jane ne le savait pas encore. Sa chance n'était pas tant de l'avoir rencontrée cette autre, mais d'avoir pu, avoir su la sentir. Sentir sa main posée sur son bras, la chaleur de sa main. Et son souffle aussi et son rire et ses peines parfois. Jane se souvient d'elle comme d'une Geneviève, vous savez, celle du peu d'espoir au fond de la boîte de Pandore. Ou encore elle s'en souvient comme d'une Renée et son renaître absolument un matin. Et même elle s'en souvient comme d'une Catherine à la source vive. Sans doute s'étaient-elles reconnues. Sans aucun doute elles étaient des sœurs d'âmes. Sauf peut-être sur un point. Un point minuscule posé sur la tête de son i. Un point qui faisait toute la différence. La pierre blanche du pèlerin. Le gîte au bord de la route. L'escale promise. Un rayon de soleil sur le plancher de la cuisine. Un papillon posé sur l'épaule, un léger instant. Elle se souvient d'elle comme d'une respiration profonde. Enfin elle respirait un peu. Parce qu'elle savait qu'elle était là. Qu'elle est toujours là à lui offrir un point, un point sur le i de son pied qu'elle lançait par-devant. C'était bon. Elle était son courage d'avancer. Car il fallait bien se l'avouer. La valise de cette autre était pleine. Pleine de ces points minuscules qui font toute la différence. Ceux qui nous touchent, nous font effet d'offrande.

Jane se souvient un peu plus tard, de tout l'espoir qu'elle avait posé dans la *métamorphose*. Pauvre Jane. Elle nous attendrit par moments. Elle y a cru jusqu'à la fin. Elle pensait qu'inévitablement les choses allaient changer. Pouvaient changer. Peut-être même à bien y penser, là où elle en est maintenant, elle y croit encore un peu. C'était si simple, il suffisait d'oublier. Oublier tous les *Jacmels* ananas et chocolat de notre enfance, oublier les outar-des bigarrées au bout de la grève. Oublier. Engager la discussion avec l'oubli, travailler avec lui. Elle y a cru oui, il suffisait de faire un pacte avec l'oubli et tout le reste allait bien vouloir changer. Mais ça, Jane, ce n'était que de la pure théorie. Rien ne change. Pas comme ça. Pas avec l'oubli. L'oubli d'abord ça ne se discute pas. L'oubli est là ou il n'est pas. Il se vit, Jane l'oubli, il n'entend pas. Et puis vivre l'oubli, cela ne veut pas dire changer. Le vrai changement, la métamorphose lorsqu'elle se glisse d'un état à l'autre, n'a rien oublié. La métamorphose, du moins de ce qu'elle en croit maintenant, c'était justement ne pas oublier. C'était se souvenir et apprendre à bien vivre avec. Elle se demande si elle a bien appris.

Les années *bleues*, de toutes, furent certainement les plus savoureuses. Et les plus riches aussi. Elles ressemblaient à un état de grâce perché du haut d'une montagne. Elles avaient le goût de l'instant, de ces moments suspendus d'une profondeur éternelle. Ces années-là furent marqués de vrais états de présence. Un sentiment d'existence. Plein. Plein du temps qui passe, plein d'espace à habiter, plein des autres aussi. Ah qu'il était bon à prendre ce bleu tendre de la nuit. Lorsque le corps léger elle marchait flottant vers un petit reste de lumière. Jane et son reste de lumière qui venait d'en bas. Juste à peine en bas, dans le coin droit de l'image. Un bleu lumière. Que c'était beau, qu'il lui allait bien, à Jane. Pour peu qu'on s'en souvienne, son teint en était plus clair. Je crois même qu'elle est restée là à s'attarder quelque temps, à en profiter. Elle en avait même fait une *bulle* et plus tard, les plus beaux moments sa *gourmandise*.

De **derrière la fenêtre**, Jane, c'est sa propre image qui lui revenait. Elle se voyait beaucoup plus jeune. Avec ses yeux sombres d'une volonté presque sauvage. C'est justement ce regard-là qui l'avait frappée. Dehors le jour se levait et remplissait de blanc le fond de sa chambre. La dentelle tombante à la fenêtre n'y était pour rien. Bien sûr une tendre inquiétude se donnait à voir : elle ne savait pas où il avait bien pu passer la nuit. Mais toute cette blancheur à ses yeux s'ajoutait en force et en contraste à la volonté de son regard. Tout de l'énergie et du désir de celle qui savait ce qu'elle voulait. Jane se demande à elle-même ce qui en est aujourd'hui de ce regard-là. Qu'en est-il devenu ?

Sans pouvoir répondre de sa volonté, **en disant** la reprenait en elle, avec un peu de sérénité. Elle disait. Elle se disait. Et cela même, l'acte de se dire, prenait des airs d'une mission. Ou plus exactement celui d'une résistance. Elle parlait pour elle. Mais elle parlait aussi pour eux. Elle parlait pour ceux. Ceux qui ne savent pas se dire submergés, comme ce fut vrai pour elle, d'étrangeté. Jamais de toute sa vie, elle n'avait compris à ce point la force des mots. Combien la langue est un pays et le partage une valeur et le livre sa maison. Peut-être même, qu'à force de raconter, il devient possible que celui qui accueille fasse un pas vers lui. L'étranger. Qu'il avancera un peu, juste un tout petit peu plus loin. Peut-être même encore mieux, un rêve, qu'ils avanceront tous les deux l'un vers l'autre. Parce qu'en disant aura suffi pour qu'ils comprennent.

Ce jour-là, lorsqu'il viendra, Jane pourra enfin le lui dire. Peut-être même qu'elle lui dira, **l'air de rien**, c'est à cause du livre, « Je m'en vais ».

Barbazan le 13 août 2013

L'ÈRE DE RIEN
Christophe Naudin

L'air de rien, l'ermite du R.E.R l'air éreinté, remonte à l'air libre après sa journée sous terre.

L'air de rien, l'herbivore erratique a chopé l'herpès avec un carnivore gavé d'ersatz équibovin.

L'air de rien, Erwan à la voix éraillée éructe comme un pauvre hère contre l'Ayrault-port à éradiquer.

L'air de rien, le cavaliere érotomane, éreinteur devant ses juges de ses pulsions érectiles, ergote et tergiverse pour éviter l'ergastule.

L'air de rien, à rebours de l'air du temps, l'éternelle R.F, héroïque et fière de son héritage hétéro, s'est dressée sur ses ergots et a baissé la herse face à l'homo-héréticus.

L'air de rien enfin, sur une plage de Berck, l'afghan errant d'Hérat, aussi discret qu'R2D2 sur ces terres étrangères, espère et vitupère face à l'hermétique frontière.

LA BODEGA AIRES
Jean-Marie Ousset

T'en sovenes mon paire
Quora copavam de vim
Quand passet lo bodegaire
A la sason dels rasins
Surs un aire de pas d'aire
Totas las nostas cançons
Las plorèt als quatre caires
Surs la péira delà crotz

Une femma dins las bledas
Pausèt lo panier pesuc
L'ome vielh darrièr sas fedas
Sul camin de Gausetruc
Se tampèt contra la cleda
Mas de filhas dins un ort
Parlavan petàs de seda
E camiseta d'esport

E cridavan trigossaire
Pelharot de surs la crotz
Alaro lo bodegaire
S'arrestèt dins sa cançon
T'en sovenes mon paire
Nautres copavan de vim
De mosquilhs traucavan l'aire
A la sason desls raisins

DES AIRS DE RIENS

Tu t'en souviens mon père
Nous coupions de l'osier
Quand passa le bodegaître
À la saison des raisins
Sur un air de quat'sous
Toutes nos chansons
Il les pleura aux quatre horizons
Sur la marche de la croix

Une femme dans les sillons
Posa le lourd panier
Le vieil homme à ses moutons
Sur le chemin de Gaudetruc
S'arrêta contre la haie
Mais des filles dans un enclos
Parlaient bouts de soies
Et chemisette de sport

Elles criaient, va-nu-pieds
Déguenillé de sur la croix
Alors le boudegaître
S'arrêta dans sa chanson
Tu t'en souviens mon père
Nous, nous coupions l'osier
Des moucherons faisaient des trous dans l'air
À la saison des raisins

L'AIR DE RIEN
Véronique Palacios-Salle

Indicible souffle
Éclat du jour
Qui s'abîme
Et s'étouffe
Dans un pourtour
Parfois ultime
Au sommet plutôt sublime
L'air de rien
« On évolue bien »
Crie la nature,
Humaine ou divine !

Soleil chaud
Esquisse chaleureuse
Tout là-haut
Lumière merveilleuse
Offerte et dévoilée
Sur le chemin,
Par-delà les contrées
Ambitieuses,
L'air de rien
En descente ou montée
On progresse bien !

L'on va et l'on vient
Chaussé du matin
Armé du désir ardent
Courageux pèlerin,
Dans le vent caressant
Parfois anodin,
Ou bien méprisant,

Avec un peu d'entrain
L'air de rien
C'est touchant...

Par monts et par vaux
Par tous les temps,
S'entend la Vie qui le vaut
Comme un fleuve lent
Mais pas de tout repos,
Car... L'air de rien
La vie revient
À qui s'avance
Bardé d'élégance
D'un pas serein
Dans le noir couchant
Ou, au clair matin,
En chemin faisant
Pour naître, paraître
Fatalement n'être
Qu'un luminescent
Petit ver luisant !

Observer, regarder
Écouter, savourer
Puis s'émerveiller
Des cadeaux gratuits
De Dame Nature offrant tous ses fruits !
Accueillir, saluer,
La richesse d'un Ami
Véritable
En jouant,
Carte sur table
Avec Lui
L'air de rien
Le faire Bien...

Courir à l'essentiel,
Progresser,
Sans arrêt,
Sûrement,
Sans râler,
Savamment,
Perpétrer
Le silence d'Or
Qui inonde au-dehors
L'air de rien
C'est si fort !

Résistant, Résistor
Ai-je raison, Ou bien tort ?
Car, l'air de rien
On se plaint tant !!!
De rien, parfois
De tout, souvent
Perdant la Foi
Et... pourtant
L'air de rien
Être vivant Comme c'est bien !

14 août 2013

MOINS QUE RIEN

Éve Pée

Elle a la rage au ventre. Une rage tournée contre les violeurs, les agresseurs. Souvenirs en pagaille, les crimes resteront impunis. C'est ça qui lui donne la rage. Elle sait se défendre, elle a pratiqué longtemps un art martial. Avec son amoureux, elle réclamait souvent la bagarre pour jouer, elle n'avait qu'une idée en tête : parer les coups, le surprendre, l'éjecter d'un coup de pied fatal au plexus. Ce n'était plus son tendre ami qu'elle avait en face d'elle, l'air de rien il était devenu l'ennemi de ses cauchemars. La bagarre pour jouer tournait au drame, elle lui faisait mal pour de vrai. Elle s'excusait, le câlinait, embrassait sa blessure. À force il ne voulait plus jouer à ce genre de jeu dangereux avec elle.

Ses cauchemars ? Toujours les mêmes. Elle doit courir, se cacher, elle est attaquée par un homme ou par plusieurs. Parfois elle a rêvé qu'une bande de loups la pourchassait dans une forêt, impossible de courir plus vite qu'eux, impossible de se cacher car son odeur la trahirait, pas le temps de grimper à un arbre. Elle se réveille toujours en sursaut, juste avant que les bêtes humaines et animales ne lui fassent du mal.

Dans ses rêveries éveillées, il lui arrive des razzias sanguinaires, des vendettas où elle est l'héroïne. Elle a une arme à feu, un flingue, elle est dans une ruelle sombre, en ville. Elle entend des cris de femme, ces cris qu'elle connaît si bien « Au secours ! ». Puis une main sur une bouche qui veut crier encore. Elle se met à courir en silence. Là, dans l'ombre, un homme a plaqué une femme contre un mur, il essaie de la violenter, il a collé son corps hideux de violeur contre sa victime, il a réussi à l'immobiliser. Les bras de la femme sont recroquevillés contre sa gorge, l'avant-bras de l'homme n'a aucun mal à les lui enserrer maintenus. Du sang

coule du nez de la femme, c'est un éclair rouge dans le noir. Elle se tortille et gémit, elle pleure.

Celle qui dirige la vendetta connaît sa blessure, elle connaît la bête qui lui veut du mal. Elle n'est qu'à 200 mètres d'eux, elle avance d'un pas décidé, brandit son arme fermement des deux mains et vise la brute : « Lâche-la ou je tire ! »

Ce n'est qu'un fantasma éveillé, elle sourit en y pensant. Elle le fait varier sous de multiples tonalités.

À une époque, elle se promenait en ville tard le soir avec l'envie d'en démordre. Dans sa poche, il y avait un cutter. Elle ruminait : « Le premier qui m'emmerde, j'le plante ».

Elle se souvient très bien que c'était devenu une habitude de ne jamais sortir sans son cutter, sans lui elle se sentait une proie. Un soir, il y a plusieurs années, ce cutter lui a servi.

Elle allait rejoindre son petit ami, barman à Lille. Elle devait traverser la rue du Peuple Belge, la rue où s'amassent les prostituées dans le vieux Lille. Habitée à ce que quelques voitures s'arrêtent pour elle et passent leur chemin en comprenant qu'elle n'était pas prostituée, elle passait toujours dans cette rue le moins sexy possible : jean, basket, tenue ample. Mais avec son cutter, sa devise était « Peur de rien ». Il y avait un groupe de deux putes congolaises, celles-là ont du caractère, elles se faisaient emmerder par un petit jeune avec un gros blouson noir. En passant devant eux, elle a tout de suite compris qu'elle allait être la prochaine cible du jeune homme trop excité, une victime peut-être plus facile.

Elle écoutait de la musique avec son lecteur portable MP3. Ses oreilles avaient l'air sourdes à cet invité non désiré qui avait décidé de la suivre, de lui parler. Son regard était « sourd » aussi, en tout cas aveugle à cet individu, elle ne le voyait pas. Elle avait, dans la poche de son blouson, son cutter déjà prêt. Le son de sa musique avait été coupé, elle entendait ses insultes mais son visage restait impassible. Elle marchait de plus en plus vite car ils

approchaient du bar où elle allait rejoindre son amoureux. Elle traverse la rue avec le fou à ses trousses, elle s'apprête à poser son pied sur le trottoir lorsque le jeune maniaque lui balance un coup de pied dans les jambes ! Il lui donne deux ou trois petits coups sur le torse. Elle se recule d'un coup sec, elle sort son cutter et le met bien en évidence entre elle et lui : « Si tu me touches encore, je te plante ». Il a semblé gêné, il ne s'attendait pas à ça. Une victime qui sait se défendre, comme c'est embêtant.

Elle a beaucoup mûri avec le temps. Aujourd'hui, elle sait que les hommes aussi sont victimes de la violence d'autres hommes, ou bien même de celle des femmes.

Elle se sent proche de toutes les victimes, hommes ou femmes. Elle a soif de justice. Elle a envie de pleurer car on n'en trouve pas assez, de la justice. Elle ne veut plus avoir cette terrible sensation d'avoir l'air de rien, l'air d'une moins que rien.

blog <http://lapquichante.fr>

L'AIR DE RIEN
Roger Pellerin

Ma sœur jumelle venait de naître
Il régnait un air de rien d'autre à venir

À l'époque ma mère était déjà quelqu'un
Puisque malgré l'air de rien, vingt minutes me
Distaient de ma sœur.

Attendez madame, dit le docteur bien surpris
L'air de rien me voici dans ce grand univers

Nous étions prématurés avec une jaunisse
Et nous n'avions vraiment pas l'air de rien

J'ai eu l'impression de grandir
Avec une mine de rien

Mais aujourd'hui je n'ai plus la jaunisse
Car l'air de rien ma sœur et moi restons unis

Et maintenant nous n'avons vraiment
Pas l'air de rien.

L'AIR DE RIEN
Élisa Perez

« Harmonie ! Harmonie ! » ça, c'est maman qui m'appelle !!!
Mais qu'est-ce qu'elle a à la fin, c'est le week-end !

« Pour la dernière fois, Harmonie vient ici ! »

« C'est bon, c'est bon, j'arrive. »

Je sors de mon lit encore endormie. Le jour filtre à travers les stores et mon perroquet (un bleu du Bengale s'il vous plaît), Cookie siffle un air léger. En bas, une grosse surprise m'attend ! Un colis ! Un colis pour moi vous vous rendez compte ! Vite je l'attrape et je monte dans ma chambre où je m'enferme à double tour sous les yeux éberlués de maman ! Ce colis est de la part de ma tante Céline. Elle me fait toujours des cadeaux bizarres comme une machine à rouet qui tricote des bulles ou un tableau avec des arbres en forme de stylos...

Je me décide à l'ouvrir, d'abord je trouve une carte sur laquelle il y a écrit :

Pour ma petite fée de l'air

Ce joli petit piano à bulles...

Tante Céline

Pourquoi petite fée de l'air ?

Je sors le piano et commence à en jouer. Au début, il sort un son bizarre puis au fur et à mesure le son devient de plus en plus doux, tellement doux qu'une fine couche de bulles vient s'étendre autour de moi et, petit à petit, je m'endors dans cette douce couche de bulles...

Quand je me réveille enfin, je sens une odeur de parfum à la vanille et il n'y a qu'une seule personne qui sent ce parfum : Tante CÉLINE !

Je sors de... de quoi je sors d'ailleurs ? Je ne suis ni dans un lit ni dans une baignoire, c'est entre les deux quoi ! Je sors

de ce truc et je cours dans la cuisine (enfin ce que je crois être la cuisine ! hihhi) et j'y trouve quatre femmes (dont Tante Céline) et trois jeunes filles d'à peu près mon âge.

« Enfin tu es réveillée, on commençait à s'inquiéter », dit ma tante.

C'est c'là, c'est c'là, elle avait vraiment l'air de s'inquiéter, mais bon, je fais l'air de rien.

« Qu'est-ce que je fais ici et qui sont ces personnes ? dis-je un brin affolée.

– Ces dames sont les gardiennes des quatre éléments et voici leurs héritières :

Marie, Inès et Alizé voici Harmonie.

– Salut !

– Malheureusement nous nous faisons trop vieilles pour protéger le petit peuple des éléments. C'est donc vous quatre qui allez veiller sur lui.

– Et... et ça consiste en quoi exactement être les gardiennes du petit peuple ? questionne Inès.

– Cela consiste à se servir de son élément pour le protéger.

– Et quand pourra-t-on le rencontrer ? »

À peine Alizé a-t-elle posé cette question qu'une sonnerie retentit dans la maisonnette.

« C'est quoi ça ? ! » hurlé-je pour me faire entendre.

« C'est l'alarme de secours du petit peuple ! » me crie tante Céline en partant l'éteindre.

Quelques secondes plus tard la marraine de Marie nous explique que cette sonnerie ne se déclenche quand cas d'extrême urgence.

«... Il faut donc aller le plus vite possible sur les lieux. En route les filles, quand vous passerez sous un porche, dites très vite le nom de votre élément cela nous transportera directement à l'entrée du village. »

À force de marcher mes pieds commencent à me faire mal quand enfin :

« Ça y est ! Le voilà ! Prêtes les filles ? » questionne Tante

Céline.

« Prêtes ! »

Toutes les quatre en même temps nous prononçons le nom de notre élément et nous voilà à l'entrée du village du petit peuple. Tante Céline se dirige vers un garde elfe :

« Tim que se passe-t-il ? Pourquoi as-tu sonné l'alarme ?

– C'est horrible ! La forêt a pris feu et le feu dégage un gaz que nous ne pouvons pas respirer, nous elfes ! Faites vite s'il vous plaît ! Déjà la moitié du village est sous masques respiratoires !

– Je vous comprends mais ce n'est plus à nous de le faire mais à nos apprenties ! Les filles approchez s'il vous plaît. »

En quelques mots ma tante nous explique comment nous servir de nos éléments. Toujours en pyjama, je repère le sentier qui mène au village. Nous l'empruntons et atterrissons rapidement sur une place qui domine la forêt enflammée.

« Alizée, toi qui as l'élément du feu ! Essaie de rassembler les flammes au même endroit pendant qu'Inès tentera d'éteindre l'incendie grâce à l'eau. Marie, viens avec moi ! Il faut l'empêcher de pénétrer dans le village !!! En rassemblant mon énergie comme nous l'avait dit tante Céline je crée un bouclier bulle avec mon élément : l'air ! »

Pendant ce temps, Alizé et Inès réussissent à éteindre le feu. Marie repousse les arbres et fait revenir les animaux.

Enfin tout est fini...

De retour chez tante Céline, nous courons dehors pour discuter tranquillement de cette première aventure. Les filles sont aussi excitées que moi et pour ne pas oublier ce moment féérique, Inès propose de faire une photo. Nous demandons donc un appareil photo à tante Céline quand elle me tend un vieux truc poussiéreux. Bon, c'est mieux que rien.

« L'avantage, nous dit tante Céline, c'est que la photo sort tout de suite. »

Quand la photo sort de l'appareil nous nous regardons aussi euphoriques les unes que les autres... Quand soudain nous sommes happées par la photo.

Silence...

« Harmonie, Harmonie !!! Qu'est-ce que tu fais enfermée dans ta chambre ! Sors de là !!! »

Je sors de mon lit... de mon lit mais... je ne sais plus... je suis tout étourdie et j'arrive à peine à marcher. J'ouvre la porte à ma mère qui me passe un savon, je ne sais pas vraiment pourquoi... elle me dit qu'elle a une surprise pour moi...

L'ABOMINABLE ET GIGANTESQUE PILIER POUYASTRUCAIS : LE RETOUR

Michel Peyredu

(Eh bé ! Avec un pseudo pareil, c'est pas gagné !)

Deux mois après ce match épique : Tournay/Pouyastruc, la saison était finie et pour fêter cela un de nos équipiers Paul, dit « Popaul passe à terre », (une de ses spécialités sur le terrain), nous invita à la fête de son village. Après nous être un peu et beaucoup fait priés (juste pour l'emmerder !), (ce malheureux n'a jamais pu faire une prévision sur qui venait et qui ne venait pas à sa fête !) nous nous sommes quand même retrouvés une bonne trentaine au jour J, à l'heure H, l'équipe, le staff, les soigneurs, les filles qui soutenaient les joueurs

On n'a pas suffisamment écrit sur les petites fêtes de nos villages dans le Sud-ouest. Celles où il fait bon vivre, celles où la boisson coule à flots, celles où l'on se retrouve d'années en années, avec les copains, les amis, les voisins, celles où l'on ne travaille pas, celles où l'on oublie pour une journée (c'est bien court !) ses soucis, ses problèmes, celles où l'on profite enfin un peu de la vie, celles qui nous changent de la grisaille des jours qui passent, celles où tout un village se met à faire la chenille ou les canards, où petits et grands sympathisent dans une même et seule joie : celle de faire la fête une fois l'an !

L'apéritif commença vers 11 h 30. Il se termina vers 14 h 45. Vous savez ce que c'est, on bavarde un peu, d'autant que finalement on ne se voyait pas souvent : deux entraînements par semaine, plus le match du dimanche, sans compter les à-côtés : déplacements, visites aux médecins en cas de blessures, hôpitaux, etc. C'est vrai quoi ! Nous n'avions jamais le temps de discuter un peu. Il faisait beau et chaud et les boissons coulèrent effectivement à flots.

Popaul avait bien fait les choses : le repas plantureux et gargantuesque avait lieu sous un hangar bien aéré à l'ombre. Nous

sommes sortis de table vers 18 heures. Mieux valait laisser passer la grosse chaleur et ne pas risquer une mauvaise insolation. Et nous sommes partis à pied à la salle des fêtes à 200 mètres de la maison, bras dessus, bras dessous, boire quelques bières, histoire de se rincer la bouche. Il n'y avait pas encore grand monde au bal.

Alors, nous sommes revenus à la maison de Paul vers 20 heures. Nous avons remangé un morceau. Oh manière ! Ce que nous avons englouti vers 15 heures était déjà largement digéré, et puis, un jour de fête, il ne faut quand même pas mourir d'inanition. Donc, nous sommes ressortis de table vers 22 heures. Là, naturellement nous sommes repartis au bal, pas pour danser. Non : rares sont les joueurs de rugby, qui se risquent à ce jeu particulièrement dangereux ! Juste pour reboire quelques bières.

J'étais accoudé au comptoir discutant avec deux de mes coéquipiers, quand le barman m'a touché l'épaule et a poussé vers moi une bière supplémentaire. J'en avais déjà deux de retard devant moi à écluser. Devant mon air surpris, il m'a expliqué en hurlant pour contrer la sono : « C'est de la part du grand type là-bas, qui a pas l'air commode ! » J'ai regardé le grand type en question et je l'ai immédiatement reconnu : mine de rien, c'était le pilier géant de l'équipe pouyastrucaise. Je l'ai salué verre en main. Il m'a fait un petit signe de la main. Je ne pouvais pas déceimment en rester là. J'ai fini la conversation avec mes deux copains et je leur ai demandé de m'excuser. Je tenais à remercier de vive voix mon valeureux adversaire, dont j'appréciais particulièrement le savoir vivre et l'esprit rugby.

« Salut ! lui dis-je, je m'appelle Michel. Merci pour la bière.

– Pas de quoi ! C'est avec plaisir, dit-il en me broyant la main d'une poigne de fer. Moi, c'est Claude. Excuse-moi pour l'autre jour durant le match. J'étais un peu furieux. Il faut se mettre à ma place, j'étais certain d'aller à l'essai. Mais félicitations ! Tu as bien joué le coup ! »

J'ai recompté mes phalanges endolories. Incroyable ! Il y avait le compte. Et on a continué à discuter cordialement. C'est

cela l'esprit rugby : sur le terrain, on ne lâche rien, mais après le match, rien n'empêche de faire connaissance et de s'apprécier. D'ailleurs, on est toujours amis. Je l'ai croisé plusieurs fois par la suite, ici où là. Claude s'est marié quelques années plus tard avec une fille du Béarn. Il a repris l'exploitation des parents de sa femme et produit maintenant un excellent Pacherenc. Il m'en a offert un jour une bouteille. Un vrai nectar.

Je suis d'ailleurs invité depuis belle lurette à aller en chercher un ou deux cartons, mais vous savez ce que c'est, je n'ai jamais le temps. Il faudrait pourtant que je le trouve.

Là dessus est arrivé Daniel, le trois quart aile de mon équipe surnommé « la taupe », à cause d'une méchante tendance à enterrer la balle sur le terrain. Et non pas Daniel, « le top », comme il se présentait devant les filles. Il était assez imbibé, si vous voyez ce que je veux dire.

« Alors Michelle, ma belle, me dit-il en me passant un bras sur l'épaule, et il rajouta en désignant ouvertement Claude : Comment vont tes amours ?

– Va donc eh jalouse ! lui rétorquais-je aussitôt en clignant de l'œil à Claude.

– Sa... Sa... Salaud ! bredouilla-t-il de colère et d'alcools absorbés. Moi moi moi je ne me ta tape pas la femme de l'entraîneur. D'ailleurs, je vais aller lui dire de ce ce ce pas à notre pauvre cocu d'entraîneur.

– Ah ! Parce qu'en plus me dit Claude étonné, avec un franc sourire, mine de rien, tu couches avec la femme de l'entraîneur Félicitations ! Tu es vraiment un joueur complet. » Et il en profita pour me rebroyer la main très très consciencieusement.

C'est juste à ce moment-là, qu'une bagarre éclata non loin de nous. Elle devint générale le temps de l'écrire. En un instant la salle chavira. L'orchestre heureusement continuait à jouer courageusement et miraculeusement préservé au milieu de différents projectiles. Le barman, prudent lui, se réfugia sous le comptoir. Il faut dire que les canettes volaient bas, signe météorologique évident que le temps se gâtait. La fête était finie et l'air puait la bière

renversée.

On a beau dire : cela sert d'être grand et fort ! Claude est passé devant, je l'ai suivi et nous sommes sortis indemnes de la salle des fêtes. Personne visiblement n'avait envie de se battre avec un tel monument. Dans l'entrée, nous avons croisé deux jeunes gendarmes affolés par la scène de désordre et de désolation qui régnait désormais à l'intérieur.

« Je crois que vous allez avoir un peu de boulot les gars, leur a lancé Claude.

– C'est au pied du mur qu'on reconnaît une bonne soirée ! » ai-je rajouté malicieusement.

Naturellement, vous voulez tout savoir, si effectivement il se passait quelque chose entre la femme de l'entraîneur et moi ? Mais vous avez constaté vous aussi que j'arrive aux deux pages fatidiques et réglementaires, en plus, déjà sous un nom d'emprunt. Bon ! OK ! C'est bien parce que c'est vous. À la demande générale donc, lisez dans ce même recueil le texte de Michel Ydrepeu (un étranger sûrement avec un nom pareil !) intitulé La pas farouche femme de l'entraîneur de rugby (Bon sang ! Que de talents d'écrivains différents et variés réunis dans un même recueil !) Mais j'ai bien peur que le comité d'organisation des JLJE finisse par se douter de quelque chose et qu'il prenne des mesures disciplinaires à mon rencontre.

PAUSE

Silvie Piacenza

Les larmes. Une fois oui, une fois non. Souvent oui. Des hormones qui coulent à flots et me secouent telle une coque de noix. Je perds pieds, mes amarres et navigue pour l'heure en *mare incognita*. Mouillée.

Ça arrive insidieusement, sans crier gare, telle une crue, ou une recrue de mes sens en alerte et je fonds en larmes et n'y vois pas plus loin que le mouchoir tendu parfois par des regards condescendants. Parfois oui, parfois non, ballottée entre chagrin et désespoir, entre tristesse et idées noires. Au loin s'effondre la terre mère, terreau des énergies d'antan. Larmes.

D'angoisses en piètres idées de moi-même, tels des écueils sur la pétrole de mes projets, je cabotine non loin des côtes connues sans toutefois les reconnaître. Égarée, presque hagarde. Une fois oui, une fois non.

Que me faut-il donc réapprendre ? – Larmes. Tout ? – Larmes. Tout de ce qui fait vivre ? – Je m'exaspère. Et à qui demander de me moucher ? Qui peut donc me subir, sinon moi-même, une fois oui, une fois non.

Le chemin. Des pierres, un chemin de terre mais surtout de pierre. Un pas puis un autre, j'y ajoute mes traces. Traces de larmes (encore !) et de sang (du dernier sang de mes entrailles ?). En quête de souffle, d'air, je traîne mon ancre au bout de mes chaînes, lourde de mon corps, aux abois de mon cœur qui palpite, de mes pieds qui s'échauffent, de mes poumons et de mes muscles qui déchirent. Un pas puis un autre. Un chemin de montagne. « Mon chemin », en conscience. Bien des larmes – toutes les larmes de mon corps. Des découragements, des fatigues, des sueurs – de la rage même. Bien des mots dans la tête, qui s'affolent pour trouver un sens, et qui meurent à l'encontre de la résonance, de

la vastitude, et qui meurent en choquant les pierres, parfois même une fleur – un pas puis un autre. Des larmes puis d'autres encore dans l'éblouissement du dehors. Impossible de retenir, je peine à m'échapper de moi-même, toujours à l'affût de ce corps qui me sup-porte et pourtant tellement reconnaissante envers ce même corps à me supporter – merci mon cœur, mes pieds, merci mes muscles et mes poumons. Encore des larmes – de gratitude cette fois.

Et de cette alchimie se renoue quelque chose, presque à mon issu. Une révélation de l'expérience intime. Quelque chose comme un appel, pour continuer le chemin, un pas devant l'autre. Suis-je donc là, en reconnaissance de moi-même, les yeux brouillés, braqués sur mes pieds qui avancent ?

Le désir. D'abord le tien, ton désir. Ton incommensurable patience, ton attention discrète, nécessaire. Ta rassurance. Ta fierté même. Et tout de toi dont je ne peux ignorer la présence, ni la portée. Vais-je donc encore pleurer de ne jamais t'avoir senti si proche ? ou te rapprochant ? Et puis, en lien, presque en cordée, de ressentir poindre le mien. Tênu encore mais aux larmes qui s'évaporent. Un désir transformé, dépouillé, apaisé. Un désir de retrouvailles. Un désir renoué d'embrasser le monde. Et de le regarder beau.... les yeux asséchés. Enfin d'être dans le mouvement comme dans un geste inachevé. D'être à la fois l'origine et la continuité. Un désir de prolongement, de cet air déplacé, en déplacement, plus légère, et de m'y fondre.

Et de ces larmes, il ne reste presque rien. Rien que de l'air – à peine humide.

L'ÈRE DE RIEN

Irène Picard

Pourtant un jour elle est rentrée. À pas feutrés elle a gravi une à une les marches du perron, a semblé hésiter un instant puis s'est penchée pour soulever le broc bleu émaillé. Elle a pris la clé cachée, l'a glissée dans le trou de la serrure.

La porte bute contre la même dalle qu'autrefois, racle et grince avant de céder à la pression.

Le soleil aveugle soudain le sombre couloir dardant son projecteur sur des photos accrochées çà et là. Elle les observe avec une curiosité teintée d'émotion. Une jeune femme dans une robe légère et fleurie, le visage à demi caché par un grand chapeau de paille. Deux mariés guindés aux sourires figés. Suivent des portraits de familles qui s'agrandissent au fil des années. Des visages d'ancêtres lointains dans des cadres fanés.

Au bout du couloir la cuisine, fraîche et silencieuse.

La grande table flanquée de bancs, bouquet de marguerites, sentinelle silencieuse sur son napperon de crochet. Nature morte de fruits dans la corbeille qui trône sur le buffet. Couvrant les murs, des dessins d'enfants, très colorés.

L'escalier aux lames qui pleurent conduit aux chambres, la nuptiale et celle des enfants. Dessus de lits tendus sous les coussins rebondis. Un cheval à bascule qui oscille doucement face à son reflet dans le miroir de l'armoire. Dialogue muet.

Entre les chambres, la salle de bains fait le lien. Parfums de savon de Marseille et serviettes immaculées. Rien n'a bougé et pourtant.

Le jardin et ses allées bien soignées accueillent ses pas sur un joyeux crissement de graviers.

Rosiers en tonnelles, puits en margelle et le banc usé qui l'appelle.

Le dos droit elle se cale au bout du banc, ferme les yeux,

hume l'air délicat, lisse les plis de sa robe fleurie, ouvre la porte à ses souvenirs anciens.

Elle aurait tant voulu, elle regrette, n'a pas pu, d'un si grand bonheur s'est éloignée et pourtant, un jour, elle est rentrée comme ça, sans l'avoir vraiment décidé, comme poussée par quelque chose d'impératif, de vital.

La nuit a déposé la fraîcheur des étoiles sur ses épaules mais elle n'a pas bougé.

Elle n'a pas non plus ouvert les yeux quand il est venu s'asseoir près d'elle.

L'air de rien il a pris sa main blanche dans le brun de la sienne. Longuement, doucement, tendrement il l'a caressée, palpée, serrée, devinée, reconnue.

Délicatement il a déposé un grand chapeau de paille sur ses cheveux blancs puis dans un soupir a murmuré :

« Tu as été bien longue à venir le récupérer. »

L'AIR DE RIEN...
Jean-Louis Rech

Le journal se terminait en rose : Berthe et Louis fêtaient leurs soixante-dix ans de mariage au milieu de la multitude de leurs descendants. Le micro collé au dentier de l'aïeule, on lui demandait comment elle avait rencontré celui qui allait devenir son mari. Elle racontait :

– Le vrai coup de foudre ! Je ne le connaissais pas. Je vivais à la campagne, avec mes parents. À l'époque, on travaillait encore à la main dans les champs. Ce jour-là, j'allais chercher le lait chez des voisins, comme chaque soir, et j'avais pris un sentier ombragé parce qu'il faisait chaud. C'était un raccourci, mais facilement boueux. Pas ce jour-là. Tout d'un coup, j'ai vu un jeune homme qui s'était mis à l'ombre un moment pour se détendre en bordure du champ. Il ne m'avait pas vue parce qu'il me tournait le dos. Il était torse nu, le pantalon retenu par un large ceinturon de cuir comme on savait les faire à l'époque. Je le regardais comme ça, l'air de rien, surtout qu'il m'a semblé, au mouvement de ses bras, qu'il allait soulager un petit besoin. J'avais envie de faire du bruit pour ne pas le surprendre quand je passerais près de lui mais alors ses pantalons sont tombés sur ses chaussures et j'ai été tout de suite éblouie : que c'était beau ! Seulement j'ai fait craquer une branche morte et, surpris, il s'est vivement retourné. Alors là, doux Jésus ! Moi qui avais les yeux sur ses fesses, j'ai découvert ce que je ne nommerai pas. J'en avais jamais vu. Je n'en ai pas vu d'autre depuis, sinon celles de mes petits quand ils étaient gamins. Ça m'a éblouie. Et ça devait se lire sur mon visage, parce que quand j'ai levé les yeux, il me souriait. Tout de suite, je suis tombée folle amoureuse de ce regard clair et de cette bouche charnue. Et lui !.. J'ai encore fait quelques pas. Entravé par son pantalon, il ne bougeait pas. Mais ma démarche avait perdu son rythme parce que j'avais du mal à respirer et que je pouvais voir la montée en lui d'un amour réciproque. Ce qui m'avait déjà étonnée par sa longueur et

sa force gracieuse poussait encore et gonflait en se dressant vers moi sans qu'il perde ce sourire confiant et heureux. Mon regard sautait de là à ses yeux, à ses lèvres. Je n'avais plus de souffle... Je n'aurais pas pu passer à côté avec juste un petit bonjour bête et continuer vers la ferme avec mon petit bidon vide... Arrivée devant lui, j'ai eu comme un malaise et je suis tombée à genoux...

Le commentateur terminait en souhaitant à Berthe et Louis un bel appétit en ce jour de fête ainsi que le destin heureux de Philémon et Baucis, puis on enchaînait avec la météo, mauvaise, bien sûr.

IMPOSTURE

Carine Rico

L'air de rien, Astrid travaille. Distraitement, son index, le gauche, tapote la touche entrée de l'ordinateur.

La main droite tient un téléphone. Elle parle, l'index frappe. Indépendant. Infatigablement. On pourrait croire à une articulation d'insecte. Un tatouage renforce le penchant autoritaire et inflexible de ce doigt impératif. Un serpent tatoué s'y enroule comme une caresse.

Pendant ce temps, devant un autre écran, l'auteur amateur exulte. Il surveille le nombre de lecteurs. Il les imagine, avides, en train de découvrir sa prose. Le voilà récompensé de son travail, de sa sueur, de son isolement. On le lit ! Vraiment ! La machine est catégorique : 43 lectures. 44 lectures ! 44 personnes se donnent en cet instant même la peine de LIRE, SON TEXTE ! Il est heureux. Son pseudo : Victor, lui a porté chance. Il va se remettre à son roman. L'espoir et la fierté font battre son cœur plus vite. Bientôt il signera son livre dans sa librairie préférée. Peut-être même lui demandera-t-on de se rendre à la radio. À la télé il dira non. Non, définitivement, sa décision est prise, il n'y aura pas d'image. Il laisse à ses lecteurs le soin d'imaginer son visage, son corps, sa voix grave et douce suffit. Pas la peine de donner plus de détails triviaux. Puis sa bedaine, à moins que... un régime peut-être, oui, faudrait songer à un petit régime.

L'index d'Astrid continue par intermittence à écraser la touche. Elle parle toujours au téléphone. Astrid bat des cils, bavarde, dans un babil intarissable que rien ne semble pouvoir arrêter.

Astrid adore ce nouveau boulot : il lui suffit de presser une touche, toujours la même, c'est pour faire monter le nombre affiché de lectures des textes envoyés par les abonnés du site. C'est une histoire de confiance. Les auteurs ont besoin de confiance.

Quand Astrid raccroche, elle décide que « Victor » a eu assez de lectures comme ça, 75 exactement. Elle passe à « Dracula », puis téléphone à Simon.

AU BOUT DU CHEMIN
Christine Seguin

Je suis arrivée au bout du chemin herbeux, doux à mes pieds, caressant comme une invite à continuer... L'herbe était soyeuse comme toujours quand elle pousse à l'ombre des grands arbres et cette ombre quasi perpétuelle conférait au tapis végétal que je foulais de mes pieds sacrilèges une fraîcheur inattendue en cet été resplendissant.

C'est au détour d'une courbe du chemin que je l'ai vue. Une maison aux yeux bleus qui m'attendait gentiment, la porte battant au gré d'un vent inexistant.

Cette porte entrouverte, palpitante, devrais-je dire, alors même que pas un souffle ne faisait frémir les feuillages, m'invitait de façon évidente à aller plus avant, à pénétrer dans la maison obscure et pourtant accueillante.

Une odeur prégnante de poussière chaude m'enveloppa. Je caressai du regard la grande pièce et me dirigeai, après une seconde d'hésitation, vers l'escalier dont je gravis l'une après l'autre les marches que d'autres pas avant moi avaient usées en leur milieu et qui craquaient au rythme de mon ascension.

Le palier donnait sur deux pièces, probablement des chambres, au papier peint suranné. L'une des fenêtres, en piteux état, était ouverte sur le paysage. Je m'avançais prudemment sur les poutres qui couraient encore sous le plancher à demi effondré jusqu'à l'ouverture et parcourus du regard l'étendue du paysage. Au premier plan, un massif de lilas redevenu bosquet primitif m'offrait son parfum tenace. Sur la droite, un grand pin parasol donnait à la maison une illusion de Méditerranée. Le jardin s'était ensauvagé dans le grand sommeil de l'abandon et attendait l'amour d'un jardinier pour revenir à la vie.

Je me sentais étonnamment bien dans cette maison inconnue et qui pourtant m'accueillait et m'enveloppait de bien-être.

Je m'assis dans le carré de soleil qui réchauffait le plancher poussiéreux. J'oubliai tout ce qui n'était pas l'instant et je ne sais combien de temps je restai là, en osmose avec ce qui m'entourait. La lumière coulait sur moi comme un miel doré. Il me semblait entendre, venu d'un temps lointain, une voix féminine chanter et les répliques joyeuses de voix enfantines, les mille et un bruits d'une maison encore vivante et qui m'arrivaient en écho à travers les décennies.

Alors me revint en mémoire la chanson de Brassens *:

« Alors, aux soirs de lassitude
Tout en peuplant sa solitude
Des fantômes du souvenir... »

Je redescendis les marches en fredonnant doucement, effleurai en passant le bois noirci de la cheminée, provoquant un envol de poussière, puis me dirigeai vers la porte. Je me figeai un instant sur le perron. Le soleil m'éblouit et me couvrit simultanément d'une couverture chaude et bienfaisante. La vie m'attendait.

Je sortis dans la lumière de l'été. Le chemin serpentait devant moi. Alors, avec un regret nostalgique déjà, je me détournai de la maison et commençai à marcher.

Parvenue à la courbe du sentier, je me retournai une dernière fois. La maison, l'air de rien, me disait « au revoir » en faisant palpiter très doucement, très tendrement, ses volets bleus...

Je m'éloignai en dansant.

* « *Les passantes* »

INSTANT VOLÉ
Lola Victor-Pujebet

C'était une belle journée, une de celles qui donnent envie d'aller marcher, l'air de rien, juste pour le plaisir. Tout me rendait heureuse, la caresse du soleil sur ma peau, la douce brise qui rafraîchissait l'air et cette ambiance joyeuse qui flottait.

C'est dans cet état d'esprit que je le croisai. J'eus comme un flash, je me retournai lentement, l'homme que j'aperçus à quelques mètres de moi m'envoûta.

Il dégagait un tel charisme que je fus instantanément attirée par lui. Un visage doux et harmonieux, une silhouette élancée, des traits fins mais surtout un regard brun qui me bouleversait, c'est comme si j'étais tombée dans sa lumière tendre.

J'eus brusquement l'impression que le temps s'était arrêté. Le sourire qu'il m'adressa me réanima.

Je me dirigeai lentement vers lui mais, au fur et à mesure que je me rapprochais, je sentais une brutale envie de courir, comme attirée vers lui par une force qui me dépassait moi-même.

Que m'arrivait-il ? Je ne connaissais même pas cet homme et je me retrouvais à m'envoler vers lui comme si ma vie en dépendait.

Mon regard était accroché au sien, j'étais dans ses bras. À bout de souffle, je cueillis ses lèvres dans une impatience fiévreuse. Je perdis mes doigts dans ses cheveux mi-longs, qui tombaient en vagues gracieuses sur ses épaules. Je mis toute mon âme dans notre baiser où se mêlaient nos langues taquines et passionnées.

J'étais heureuse à la limite du vertige.

À regret nous rompîmes le baiser mais incapables de nous quitter si vite, nous demeurions là enlacés, désorientés...

Après un temps infini, il s'écarta de moi et nous échangeâmes un sourire complice, avant de repartir chacun de notre côté pour reprendre l'un et l'autre le chemin de nos vies.

Juste avant d'arriver au bout de la rue, je me retournai une dernière fois.

Nos regards se fondirent l'un dans l'autre, dans une promesse muette : je ne t'oublierai jamais.

EN PASSANT COMME ÇA

Yves Vila

Bonjour, bonjour madame, mademoiselle, jeune fille ?... plus loin en avançant. Même dans la tiède intimité du badinage, on n'ose jamais assez pour atteindre à notre imaginaire fantasmatique. Les mots s'arrêteront à l'orée de la suggestion, au seuil velouté du pudique d'un verbe doucereux.

La poésie entrouvre les portes du rêve vers l'enchantement des audaces espérées. Alors dans les regards perce un trait du mystère de la pensée torride de celui qui attend. De celui qui attend que le voile se lève, que s'ouvre au gré du vent la lueur d'un espoir, que se révèle enfin tout ce qui se dérobe, que se dispersent enfin quelques nuages noirs, que s'éclaire le ciel.

Rien ne sera plus à distance, fini le vain projet, et l'on peut approcher sans peur de déranger, sans crainte de froisser. Ainsi se mêle maintenant l'attente réciproque. Vienne le temps de dire qui confirme les rôles, on parle, on s'écoute, on se goûte des yeux. On croit que tout s'allume, où le rêve s'estompe apparaît l'évidence, le bonheur se dévoile. Le temps où tout se croise, des instants qui s'arrêtent et s'emmêlent dans la fiction amoureuse.

Sentiments intimés, sensations éthérées que d'approches subtiles pour ne pas tout briser, on marche sur des œufs, chaque pas mesuré. On perçoit un murmure, un doux chuchotement, l'intimité d'un lien. La main timide avance se pose sur l'épaule. On se parle à l'oreille, déjà complices, quelques termes choisis propres à s'apprivoiser.

Un léger zéphyr nous caresse, les narines frémissent, un baiser goulé en guise de prémisse. Et puis c'est la tempête qui va tout soulever, toutes voiles dehors on brave les dangers, sans peur du moindre écueil, la folie de l'ivresse. Le souffle se fait court et l'allure faiblit, suit un apaisement comme après une chute. Une réalité contre laquelle on lutte, au tréfonds de cet œil se lit un vague à

l'âme. Des visions qui défilent tissant un à venir, un amour pour toujours, autant d'incertitudes. La crainte que, l'orage fini, il reste trop d'embâcles, lambeaux de souvenirs dispersés en débâcle.

Comme le vent se pose, une petite mort, on se prend au retour de nouveaux tourbillons, en de vaines attentes. Rien ne rompt le silence, les mots ne disent plus. Vient le creux du mutisme qui a repris le dessus, celui de l'habitude qui nous a vaincus sans moindre résistance.

Nous n'aurions jamais cru qu'on puisse vivre ainsi, contemplant les reliefs en amoureux repus. Une légère brise soudain souffle les braises, une seule flammèche nous comble d'aise. Le chemin se poursuit, parfois je me retourne, à quoi bon le passé s'il ne me pousse pas. Je regarde devant, pour voir d'autres amants et d'autres aventures, je vibre à leurs élans, à l'acmé de leur joie. Advienne que pourra de ce bonheur contagieux, je ne m'en lasse pas, je veux le contempler, l'encourager de mes sourires complices, malicieux.

Vivez, vivez, et que cela vous dure qui ne reviendra pas. Là, seul, les bras ballants, tout ça n'a l'air de rien, pourtant c'est l'essentiel de toute une existence, à côté rien ne vaut, sombre dans l'anecdote, l'éphémère. Il n'y a de puissance que dans ce bien commun et indéfinissable que l'on appelle amour.

Ainsi, ma chère amie si peu que tu t'éloignes, que tu t'attardes au loin, je ne fais que t'attendre.

L'AIR DE RIEN

Ninon Vos

Pas un bruit ne me parvient. Voilà bien cinq heures que je suis enfermée dans cette cellule. Il y fait sombre. Un petit trou dans le plafond projette les rayons du soleil sur le sol, dessinant un cercle d'un mètre de diamètre, là où ils se déposent. On aperçoit quelques herbes folles qui poussent sur le seul espace de ma prison que le soleil et la pluie réussissent à atteindre. Moi, je suis assise en tailleur dans un coin de la salle, j'observe en silence. Tous les murs sont en pierre, dénués de toute fissure ou de toute prise pour grimper. On ne peut pas en dire autant du plafond : il est lézardé de trous peu profonds. Si je pouvais arriver jusque là-haut, glisser mes petits doigts fins et mes orteils dans les fissures me serait aisé et ainsi je pourrais facilement avancer en rampant contre le plafond et atteindre l'unique entrée ne me serait pas difficile. Si je pouvais les atteindre... ce n'est malheureusement pas le cas. De plus je sais qu'au-dessus je serai immédiatement prise par « ces gens » et enfermée dans un endroit où toute escapade est totalement impossible.

« Ces gens » ce sont des créatures qui ont le visage lisse, pas de nez ni de bouche, pas d'oreilles ni d'yeux mais qui voient et entendent bien plus que nous les Hommes. Elles ont un corps longiligne ; très haut et fin, et n'ont l'air de rien de ce qui était connu autrefois sur Terre. Leur peau peut adopter plusieurs teintes allant du rouge vif au bleu turquoise en passant par tout un panel de couleurs diverses et variées. Elles sont dotées de deux membres postérieurs et de deux membres antérieurs, comme nous, mais elles n'ont pas de mains ni de pieds ; leurs « jambes » (il y a un mot scientifique pour ça mais je ne le connais pas) s'arrêtent avant la cheville et leurs « bras » avant le poignet, ils se finissent en une pointe osseuse qui leur sert d'arme.

Ces choses sont arrivées sur la terre à la fin du XXI^e siècle. El-

les ont appris notre langage très vite, en nous écoutant. Les scientifiques se sont penchés sur ces créatures dès leur apparition, ils ont d'abord cru que démunies de bouche, elles ne pouvaient communiquer et qu'il leur était impossible d'entendre, du fait de leurs oreilles absentes. Puis elles se sont mises à parler directement dans nos têtes et ils ont compris leur erreur. Ils ont repris leurs recherches depuis le début. Rapidement il devint évident qu'elles étaient dotées d'une ouïe remarquable et qu'elles voyaient de manière très précise autour d'elles. Les chercheurs comprirent aussi que le manque de mains ne les handicapait pas du tout puisqu'en plus de la télépathie elles pratiquaient la télékinésie. Bientôt des hommes politiques idiots décidèrent de les intégrer à la société : des habitations furent construites, des papiers d'identité donnés, des écoles ouvertes, des emplois offerts...

D'années en années, ces horreurs s'immiscèrent dans les gouvernements, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'elles et des hommes corrompus au pouvoir. Puis elles commencèrent l'extermination des humains. Camps de concentration et d'extermination, prisons, laboratoires de recherches et de torture et bien d'autres bâtiments plus cruels les uns que les autres remplacèrent les maisons, les immeubles, les bureaux et les autres édifices de notre ancienne vie. Elles commencèrent par exterminer la population, puis ils s'en prirent aux hommes qu'elles avaient corrompus.

La traque n'est pas terminée et une résistance souterraine est en train de s'organiser. Mon frère jumeau en fait partie, c'est pour le rejoindre que je suis enfermée ici. Je me suis adressée à la mauvaise personne et elle m'a prise pour une ennemie.

C'était la veille, j'étais dans le réseau d'égouts de la ville de Paris, depuis longtemps devenue Sirap, la plus grande prison que ces immondices aient construite. Loup, mon frère, m'avait donné un itinéraire détaillé de l'endroit où aller, le seul petit hic dans cette histoire était qu'il me l'avait donné à l'oral et que j'avais été incapable de m'en souvenir en entier. Après un temps indéterminé d'errance dans les couloirs malodorants des égouts, j'avais trouvé la porte d'une ancienne salle, sans doute utilisée par les ouvriers

chargés de la maintenance des égouts avant l'invasion. Je l'ouvrai prudemment, à l'intérieur se trouvait un patrouilleur de la résistance. Il avait une soixantaine d'années, était très sec, et particulièrement parano. Il me regarda d'un œil torve avant de claquer la porte derrière moi et de m'attraper par le cou. Il me demanda qui j'étais, et sans me laisser le temps de répondre, il enchaîna sur ce que je savais à propos de la résistance, pourquoi j'étais entrée dans sa cellule de garde, si j'avais pactisé avec l'ennemi pour infiltrer leurs lignes, pourquoi j'avais eu le culot de faire une alliance avec les extraterrestres alors que je savais qu'ils finiraient par me tuer aussi et bien d'autres questions. Puis il me lâcha et appuya sur un bouton d'une console à sa droite. Presque aussitôt, trois personnes en combinaison protectrice entrèrent par une trappe que je n'avais pas vue, m'attachèrent les mains dans le dos et me mirent un bandeau sur les yeux. Trop étonnée pour réagir immédiatement, je les laissai faire. Quand ils commencèrent à me tirer et à me pousser pour me faire avancer je me mis en marche et je commençai à parler.

– Je ne sais pas ce que vous croyez et ce que vous me faites. Mais je ne suis pas venue ici pour infiltrer quoi que ce soit, je voulais simplement m'engager dans la résistance. Mon frère, Loup, m'avait donné des indications pour aller au bon endroit mais j'en ai oublié la moitié et je me suis perdue.

L'un d'eux me répondit :

– Loup ? On verra bien, tout'façon tant qu'on n'en sait pas plus tu restes en cellule. Pour le vieux fou, y'a pas à t'inquiéter il est complètement parano ! Mais comme on dit de c'temps-ci « mieux vaut prévenir que guérir ».

On me fit monter des escaliers puis une échelle, on m'assit contre un mur et on me délia les bras, ensuite on m'ordonna d'attendre quelques minutes avant d'enlever le bandeau de mes yeux. Puis ce fut le silence.

Voilà comment j'étais arrivée ici. À présent j'attendais que mon frère me sauve.

Un bruit. Alors que le silence avait été mon seul ami depuis

mon enfermement j'entends quelque chose, un sifflement, je tourne la tête à gauche. Un mur entier est en train de s'enfoncer dans le sol et quelqu'un siffle derrière. Je réponds par un air que Loup m'a appris quand nous étions petits et que nous jouions à cache-cache dans la forêt. Nous l'utilisions comme signal pour dire que nous abandonnions les recherches, soit parce que l'autre était trop bien caché, soit parce qu'il fallait cesser de jouer. Le mur finit de s'enfoncer et je vois Loup seul derrière, Il avance vers moi, comme si de rien n'était. Je lui saute au cou. Il rit puis m'écarte de lui. Il m'observe quelques instants puis me dit :

– Tu es libre, et tu fais officiellement partie de mon équipe. Sœurette.

Je lui fais remarquer en souriant que le « ette » est de trop et il me répond sur le même ton que c'est lui le supérieur et que j'ai intérêt à me tenir à carreaux.

LA PAS FAROUCHE FEMME DE L'ENTRAÎNEUR
DE L'ÉQUIPE DE RUGBY

Michel Ydrepeu

(étrange auteur étranger)

Bon ! Mettons tout de suite les choses au point. Suite à certaines insinuations, d'un certain joueur fortement alcoolisé, certains lecteurs ont pu penser que je couchais avec la femme de l'entraîneur. Vous savez comme moi que, dans certains milieux, ce genre de choses tient du mythe courant. Dans les entreprises, par exemple, tout le monde pense que la secrétaire couche avec le patron. Dans les avions, autre exemple, tous les passagers pensent que les hôtesse de l'air couchent avec les pilotes et qu'ils font cela dans le cockpit, sitôt le décollage terminé et le pilote automatique branché. Eh bien, je dois avouer que je ne sais pas ce qu'il en est des patrons et de leurs secrétaires, des pilotes et des hôtesse de l'air, mais, entre moi et Éliane, c'est le prénom de la femme de l'entraîneur, et bien mine de rien, c'était vrai.

Je me permettrais ici une remarque d'ordre général : je trouve tout de même pour le moins curieux que lorsque je vous fais part d'un de mes meilleurs souvenirs de ma carrière en ovalie, une anecdote qui rappelle les valeurs essentielles de ce noble sport qu'est le rugby, un sport valeureux si intimement lié à notre beau Sud-ouest, vous ne reteniez vous, qu'un aspect croustillant, secondaire et gaulois. Il y a sûrement quelque chose de pourri dans notre royaume et du reste pas seulement dans notre royaume ! Enfin passons !

Donc, entre Éliane et moi, tout avait commencé juste après le fameux match Tournay Pouyastruc. Nous n'étions plus que deux joueurs dans les vestiaires. Tom dit « la grande demoiselle » à cause de sa taille (1,90 m) et du temps qu'il mettait à se préparer avant et après un match, et moi qui avais des problèmes avec un lacet fortement noué et plein de boue. Vous avez déjà essayé de

dénouer un lacet bien noué plein de boue ? Il y a quand même des trucs abominables dans ce monde, qui, à mon avis, ne devraient tout simplement pas exister.

C'est alors qu'Éliane est entrée dans le vestiaire. Très jolie, finement apprêtée comme à son habitude, la trentaine épanouie, fronçant le nez, apportant avec elle des effluves féminins, qui contrastaient fortement avec les odeurs des vestiaires masculins, qui flottaient encore dans le local. Quinze mecs en sueur, boueux et trempés, rentrant dans une petite pièce, je vous laisse imaginer.

Il faut ici expliquer qu'Éliane était le type même de femme qui, quand elle apparaissait quelque part, mine de rien, focalisait l'attention de tous en un instant. Les hommes l'adoraient et fondaient au premier coup d'oeil. Les femmes reconnaissaient en elle une forte rivale, qu'il allait leur falloir éliminer le plus rapidement possible, si elles voulaient préserver leur couple qu'elles ressentaient déjà par sa seule présence, agressé, menacé et comme chancelant. À quoi cela était-il dû ? À sa plastique irréprochable ? À ses proportions remarquables ? Aux mouvements gracieux de ses chairs tendres, qui avaient l'air de s'agiter même quand elle restait immobile ? À sa féminité, dont tous les points étaient remarquablement travaillés et exacerbés ? Mystère ! Mais en tout cas, cela marchait à tous les coups !

La splendide Éliane est donc venue vers moi et m'a dit :

« Michel, tu as été super ! La façon dont tu as arrêté ce monstrueux pilier. J'en tremble encore. » Puis elle rajouta tout bas et plus près : « Je te veux ! Demain 5 heures chez moi. Tu sais où c'est ? »

Statufié par la surprise, j'ai juste opiné du bonnet. Éliane avait déjà fait demi-tour. Elle est ressortie aussi vite qu'elle était entrée. Je n'avais jamais imaginé semblable chose dans mes rêves les plus fous. Je me suis dit alors que mon imagination débridée, conjugée à une brusque montée d'hormones mâles me jouait sûrement un méchant tour. Mais Tom, enfin prêt à partir, m'a fait un clin d'oeil avec un grand sourire et en passant m'a envoyé une paluche à me coller au mur. Il m'a lancé :

« Bienvenue au club, petit ! Fais gaffe à tes fesses parce qu'Éliane a un gros tempérament, si tu vois ce que je veux dire. »
Devant mon air interloqué, il a rajouté : « Ben quoi, on y est pratiquement tous passés. À part les joueurs mariés. Parce qu'Éliane respecte le sacrement du mariage. Allez ! Ne fais pas cette tête. À vendredi ! »

Je me suis alors demandé comment Éliane respectait le mariage en trompant son mari avec pas mal de joueurs différents, vu qu'il n'y avait à cette époque que deux équipiers mariés dans l'équipe. Mais je l'avoue, la logique féminine est toujours restée pour moi un très, très profond mystère. Et même encore à ce jour, je ne la perçois que dans un brouillard profond.

J'ai compris aussi d'un coup pas mal de choses. Des petits riens qui m'avaient surpris, intrigué, dans le comportement d'Éliane à l'égard de quelques joueurs : une main posée sur une épaule, le frôlement de deux corps dans les vestiaires, qui m'avait paru un peu plus appuyé que nécessaire, des sourires et des réparties entendus (sauf par moi !). Tout ceci s'expliquait soudain par la confession du grand Tom. Après tout, je n'étais dans ce club que depuis le début de la saison. Cette fin de championnat fut l'une des plus dures que j'ai connue dans ma carrière de joueur. Deux entraînements par semaine, deux « séances » avec Éliane aussi par semaine, le match du dimanche le programme était des plus chargé. Heureusement qu'à cette époque j'étais encore jeune et beau. Mais j'avais les patates au fond du filet et j'ai commencé à maigrir. Sur le terrain, je me traînais, j'avais de plus en plus de mal à assurer mon rôle d'arrière gauche. Il me tardait que la saison finisse. Et je me voyais mal entamer une nouvelle saison dans de telles conditions.

Heureusement, dans un sens, à la rentrée Éliane changea aussi brusquement de partenaire, que lorsqu'elle m'avait choisi. Un nouvel ailier fort beau fit son apparition dans l'équipe. Il fut tout de suite surnommé dans l'équipe « l'ange ». Deux semaines plus tard, il était dans le lit d'Éliane.

Mon orgueil en prit un coup, mais comment lutter contre un

ange ? Les copains furent compatissants avec moi.

« T'inquiètes Savonnette ! Elle est comme cela Éliane. Elle prend et elle jette. » (Savonnette était mon surnom, parce que lors d'un match un capitaine adverse lança à ses hommes : « Putain, arrêtez moi ce type ! Il est aussi difficile à attraper qu'une savonnette sous la douche ! » Il faut dire que ce jour-là, j'avais inscrit deux essais !) Exploit personnel jamais renouvelé (snif !).

Naturellement, vous voulez tous savoir si notre entraîneur cocu (un maître en matière de conditionnement psychologique) a été prévenu de notre liaison par Daniel « la taupe pas top » ? Eh bien oui ! Et vous voulez tous connaître le dénouement de cette sombre histoire. Je vous comprends. Hélas ! Trois fois hélas ! J'arrive de nouveau aux deux pages dactylographiées, limite réglementaire intangible. Et je crains d'abuser en inventant de nouveau un pseudo idiot, alors j'en resterai là. Sinon le comité d'organisation des JLJE va sans doute me disqualifier pour plusieurs années. Mine de rien, les motifs sont déjà légions : vocabulaire ordurier par endroits, ego surdimensionné, libido débridée et inquiétante, critique sociale hypocrite et épouvantable, imagination totalement déglinguée, plume fleuve débordant largement ou encore monstrueuse occupation illégale d'espace dans ce recueil 2013.